Administration et Rédaction :
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask., Téléphone 2964

Abonnement :
Un an, Canada - $1.50
Un an, Étranger - $2.00

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., Directeur

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Le seul journal français de la Saskatchewan

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Paraissant tous les mercredis

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

8ième Année — PRINCE-ALBERT, SASK., MERCREDI 15 JANVIER 1919. — Nos. 44 et 45.

Après le débat

Les amendements à la loi scolaire ont subi leur troisième lecture et sont définitivement adoptés. Ils entreront en vigueur le premier mai.

La rumeur voulait que tout le débat sur la question du français fut rouvert. Nos députés, après avoir pris contact avec leurs électeurs, pendant les vacances de Noël, ne reviendraient-ils pas ébranlés, peut-être résolus à modifier leur attitude? Nos adversaires l'escomptaient. C'est évidemment pour leur faciliter cette retraite opportuniste que le chef de l'opposition a proposé un nouvel amendement faisant de l'anglais l'unique langue d'enseignement et l'unique langue admise comme sujet d'étude. Le français qui, d'après le projet du gouvernement, bénéficie d'un cours primaire d'une année et a droit en outre à une heure par jour, dans les autres grades, comme matière de classe, se trouvait ainsi placé sur le pied des langues étrangères, selon le voeu des Orangistes. Une fois de plus, M. McLean s'est appuyé sur la prétendue unanimité de l'opinion publique en faveur de la réforme demandée; il a menacé nos représentants de la juste punition que leur pouvait l'électorat, s'ils n'accomplissaient pas sa volonté manifeste.

La manoeuvre a piteusement avorté et l'amendement de l'opposition n'a recueilli que sept voix.

* * *

Ce résultat est plutôt décevant pour les Orangistes et les Sons of England, quoi qu'en dise la *Sentinel*; il équivaut à la faillite presque complète de toute leur campagne longuement et méthodiquement organisée. N'ont-ils pas entretenu depuis deux ans, à travers la province, une agitation constante autour de la question des langues? Articles de journaux, pamphlets, circulaires, pétitions, résolutions: tout a été mis en oeuvre pour exercer une pression sur le peuple crédule, l'effrayer par des dangers imaginaires et imposer comme une mesure de salut public leur conception ridicule du loyalisme qui se traduit par la formule consacrée: un drapeau, une langue, une école. Sous couleur de combattre les idiomes des nations en guerre contre les Alliés c'est le français surtout — principal véhicule du catholicisme dans le pays — qu'ils visaient à éliminer, comme le trahissait, au lendemain du premier vote, le factum de M. J. F. Bryant, président de la *School Trustees Association*.

Ce sera le grand mérite de la majorité de notre Législature d'avoir discerné tout ce qu'il y avait de factice dans cette campagne d'agitation, de ne pas s'être laissée intimider par cette avalanche de pétitions, d'objurgations et de résolutions, d'avoir résisté au courant de fanatisme dans lequel on cherchait à l'entraîner et d'avoir reconnu au français la place toute particulière qui lui revient à côté de l'anglais.

Sans doute, la part faite à notre langue dans la loi scolaire, répétons-le, n'est pas ce que nous voudrions qu'elle fût et ce qu'elle devrait être, de droit, mais les circonstances particulières qui ont entouré ce mémorable débat parlementaire constituent pour nous un gain notable dont nous pouvons nous féliciter et justifient nos espoirs dans un avenir meilleur.

Les agitateurs se montraient si arrogants, que l'on s'exagérait plus ou moins leur nombre et leur influence réelle auprès de la foule. Les récents événements de la Législature nous démontrent clairement que les adversaires du français ne sont, en réalité, qu'une petite minorité agissante. A côté de ce groupe bruyant, qui reçoit son mot d'ordre des loges, il y a la grosse masse qui ne s'est pas laissée entamer et qui ne demande sans doute qu'un peu plus de lumière pour se montrer équitable à notre égard.

* * *

M. Bryant et ses amis éprouveront quelque difficulté à persuader le public que les cinquante-quatre députés qui ont appuyé le projet du gouvernement ont méconnu délibérément la volonté populaire. S'ils avaient heurté le sentiment de leurs électeurs par un premier vote, le 19 décembre, ceux-ci n'eussent pas manqué de le leur signifier pendant la période des vacances. Or nos législateurs ont abordé la troisième lecture du bill dans le même esprit qu'auparavant et ont maintenu leur attitude favorable au français.

Si maigres qu'aient été les effets pratiques de leur bon vouloir, nous n'en avons pas moins assisté à l'éclosion d'un réel sentiment de sympathie envers notre langue. Il s'est affirmé de façon catégorique dans presque tous les discours prononcés à la Chambre et dans plusieurs des journaux les plus répandus. L'occasion était belle de faire connaître le rapport de la commission Leathes sur la question des langues que la presse anglaise semblait avoir ignoré jusqu'alors. Le *Phoenix*, de Saskatoon, s'est chargé de ce soin. Il a rappelé à quelques-uns et révélé au plus grand nombre que dans l'opinion des éducateurs et des hommes politiques les plus autorisés d'Angleterre, le français est la plus importante des langues vivantes, qu'il a et qu'il doit conserver la première place dans les écoles et les universités.

Ces bonnes dispositions actuelles de la majorité anglo-protestante peuvent être le point de départ d'une ère nouvelle de meilleure entente entre les deux races et de plus de justice envers la minorité. Souhaitons qu'elles se maintiennent et conduisent logiquement à l'amélioration d'une loi scolaire imparfaite.

DONATIEN FRÉMONT.

N'assistons pas à la Convention de la "School Trustees' Association". — Nous aurons notre propre Convention un peu plus tard.

AVIS AUX COMMISSIONS SCOLAIRES

Nous rappelons que la ligne de conduite adoptée par les chefs franco-canadiens de la province, vis-à-vis la Convention de la "**Saskatchewan School Trustees Association**" le 22 janvier, est l'abstention complète.

Nous y rendre serait une faute. Les belles paroles d'un Bryant et de sa bande ne nous inspirent guère de confiance.

Restons chez nous en attendant la Convention de l'"Association des Commissaires d'école franco-canadiens", dont la date sera prochainement annoncée.

La grippe au "Patriote"

Le *Patriote* s'est trouvé dans l'impossibilité absolue de paraître la semaine dernière, presque tout son personnel ayant été en même temps atteint de la grippe.

Nos lecteurs nous pardonneront ce manquement bien involontaire.

Dieu merci! tous nos malades sont de nouveau sur pied et vont pouvoir se remettre au travail ces jours-ci. Nous demandons cependant l'indulgence de nos abonnés pour les retards inévitables et les erreurs possibles, apportés dans le service de l'administration.

Le R. P. Auclair, retenu quelques jours à l'hôpital, n'a pu répondre aux nombreuses lettres qu'il a reçues récemment et prie ses correspondants de bien vouloir patienter.

Mort de M. Etienne Lamy

Une dépêche de Paris annonce la mort du grand écrivain Etienne Lamy. Il était né à Cize (Jura) en 1845. Après une brève carrière politique, il s'était consacré entièrement aux lettres et aux travaux historiques.

Elu membre de l'Académie française en 1906, il en avait été nommé secrétaire perpétuel en 1913.

En 1912, M. Etienne Lamy avait fait partie de la mission Champlain aux Etats-Unis et avait été délégué pour représenter l'Académie au Congrès de la Langue française à Québec. Il prononça à cette occasion un mémorable discours sur la langue française qui est demeuré son chef-d'oeuvre.

Lors de son voyage au Canada, il avait visité l'Ouest et avait fait, à Edmonton, une magnifique conférence sur la mission de Champlain.

Avec Etienne Lamy disparaît l'un des écrivains les plus profonds et les plus magnifiquement doués de l'époque.

Mort de Théodore Roosevelt

Le colonel Théodore Roosevelt, ex-président des Etats-Unis, est mort pendant son sommeil, dans sa résidence à Oyster Bay, N.Y., des suites d'une attaque de rhumatisme. Il avait été très affecté par la mort de son fils le capitaine aviateur Quentin, tué au front. Les funérailles n'ont revêtu aucun caractère de solennité, mais tout le pays a vivement ressenti la disparition de l'homme d'Etat.

Calendrier du Sacré-Coeur

Nous avons reçu un exemplaire d'un magnifique Calendrier du Sacré-Coeur qui devrait avoir sa place dans chaque foyer. Ce calendrier est un chef-d'oeuvre de lithographie et mesure 11x14 pouces. Il est vendu 30 sous franco. S'adresser à J. P. Laurin, 95, rue George, Ottawa, Ont.

La question du français et la presse de l'Est

Tous les journaux quotidiens de l'Est ont consacré d'importants articles au débat sur la question du français au parlement de Régina. Ils ont donné là une preuve peu équivoque du vif intérêt qu'ils portent à nos problèmes et nous les en remercions sincèrement. Nous nous faisons un devoir de reproduire une partie au moins de leurs commentaires.

Après avoir cité les principaux passages de l'article de notre directeur, M. Omer Héroux, dans le *Devoir*, fait les réflexions suivantes:

"On a vu que le P. Auclair ne se fait point d'illusions sur la tâche qui reste à accomplir pour faire triompher en Saskatchewan le principe de l'égalité des deux grandes langues officielles du pays. Le texte de l'*Orange Sentinel*, que nous citions mardi, démontre qu'il faudra se battre, non seulement pour gagner du terrain, mais pour conserver les positions actuelles.

"Le moniteur officiel de toutes les haines antifrançaises voit dans la loi nouvelle un "*grand progrès*" qui, espère-il, "*conduira à l'élimination des écoles primaires du français, aussi bien que des autres langues non-anglaises*". Il demande à tous ses amis de tenir leur poudre sèche et leurs organisations en bon état. La menace est claire. D'ailleurs, là-dessus non plus on ne se fait point d'illusions au *Patriote de l'Ouest*. En tête même de son article, le P. Auclair écrivait: "*On peut même dire, sans exagération, que c'est surtout au français que l'on en voulait dans les loges orangistes d'où est parti le mouvement.*" La *Sentinel* nous permet de deviner que ce sentiment n'est point changé.

"Et alors?

"Alors, ce sera la lutte. — la lutte, par les moyens qu'indiqueront les circonstances, la lutte qui est la condition de vie et de survie des minorités, la lutte à laquelle elles ne peuvent se dérober sous peine de mort.

"Et le fait le plus consolant de toute la situation, c'est précisément la volonté de lutte de nos compatriotes de là-bas. Il n'y a guère de groupes aussi bien organisés. Ils se sentent les coudes, ils ont le goût de l'action, efficace et méthodique. Les menaces qu'on leur a prodiguées depuis des années n'ont fait que les inciter à de nouveaux efforts: celles qu'on leur répète aujourd'hui n'auront point d'autre effet."

* * *

Voici la conclusion de l'article de l'*Action Catholique*:

"Rendons à M. Martin cette justice, qu'il s'est tiré habilement d'une situation difficile et qu'il a sauvé, en même temps, pour l'instant du moins, l'enseignement de la langue française. Mais n'eût-il pas été possible de sauver aussi le "*cours primaire*" de deux années, tel qu'interprété et pratiqué antérieurement? De cette façon, le droit historique eût été maintenu solidement, par une définition opportune, dans la position qu'il occupait.

"Quoi qu'il en soit, nos frères de la Saskatchewan, qui se sont donné une *Association de Commissaires d'Ecoles* à eux, vont étudier sous peu la situation que leur crée le rappel de l'ancienne clause 177. Nous souhaitons bien vivement qu'ils puissent s'organiser pour qu'*en pratique*, ainsi que s'exprime le *Patriote, la position du français reste sensiblement la même*. A l'occasion du nouvel an, nous ne pouvons formuler meilleurs voeux pour ces frères auxquels nous restons particulièrement attachés."

* * *

M. Thomas Poulin, de son côté, écrit dans le *Droit* ces mots sympathiques:

"La situation scolaire en Saskatchewan ne doit pas nous laisser indifférents. Il faut admirer et encourager nos compatriotes de là-bas qui, au lieu de paraître découragés semblent accuser un regain de vie au contact de la lutte. Les attaques ne font que les raffermir dans leur détermination de continuer à vivre leur vie catholique et française et nous avons raison d'avoir confiance en eux. Qu'ils comprennent cependant qu'ils ne sont pas isolés. Tous les Canadiens-français, où qu'ils soient, doivent s'intéresser à eux."

* * *

La *Presse* fait les réflexions suivantes, fidèle écho des nôtres au lendemain du débat:

"En somme, après un examen attentif des textes, on peut affirmer que la langue française, sur certains points, a gagné un peu de terrain, tandis que, sur d'autres elle en a passablement perdu. Il est difficile de dire jusqu'à quel point s'équilibrent les gains et les pertes. Mais il est au moins quelque chose de certain c'est que l'oeuvre de préjugés et de haine organisée dans l'ombre des loges contre la langue des fondateurs de notre pays, n'a pas eu le succès que nos ennemis en attendaient. Si la nouvelle législation ne donne pas satisfaction à nos compatriotes de la Saskatchewan, qui savent comme nous que l'union complète des deux races fondamentales du Canada sera impossible tant que le français n'aura pas reçu de nos gouvernants la considération qu'il mérite, on peut au moins dire qu'elle comporte assez de privilèges pour encourager les nôtres à lutter de plus en plus fort pour le redressement de leurs griefs et pour l'amélioration de leur statut scolaire. Tout imparfaite que soit la nouvelle loi, ils feront de leur mieux pour en tirer le meilleur parti possible, jusqu'à ce que justice complète leur soit rendue, jusqu'à ce que la majorité anglo-protestante de leur province comprenne la question scolaire à la façon du Québec et sente la nécessité qu'il y a de traiter les minorités en suivant plutôt l'esprit que la lettre de la Constitution.

"Du nouvel état de chose, nous avons au moins le droit de tirer une conclusion: c'est que, dans la Saskatchewan, on n'a pas voulu considérer le français comme une langue étrangère, et qu'on a prétendu que la langue française avait droit, au pays, à certains égards spéciaux. Mais il y a plus que cela pour nous encourager. Dans les discours qui ont été prononcés à l'appui de la nouvelle loi scolaire, on a remarqué que les préjugés et le fanatisme des anciens jours étaient presque complètement disparus. N'est-ce pas là un signe propre à nous réconforter et à nous soutenir dans nos justes revendications?"

Comment l'"Orange Sentinel" apprécie les amendements scolaires en Saskatchewan

"Ceci ne va pas aussi loin que M. Norris est allé au Manitoba, mais c'est une substantielle concession au sentiment britannique de la province. Les Orangistes et les *Sons of England* ont fait de cette question la question principale dans la politique de la Saskatchewan. Leur active propagande a presque atteint le résultat désiré. Le temps achèvera leur victoire... Bien que nous ne puissions accepter la loi comme réalisant l'idéal, elle marque un grand progrès qui, nous l'espérons, conduira à l'élimination des écoles primaires du français aussi bien que des langues autres que l'anglais."

La Semaine Parlementaire

Amendements scolaires
Loi des élections de guerre

Le bill des amendements scolaires subit sa troisième lecture — Un nouvel amendement de l'opposition contre le français n'obtient que sept voix — La loi des élections de guerre est vigoureusement dénoncée par MM. Gardiner, Knowles et plusieurs autres députés — La Chambre demande le rappel de la mesure fédérale.

(*De notre correspondant spécial*)

Regina, 14 janvier

La Législature a repris ses séances le 8 janvier et a attaqué tout de suite la troisième lecture du bill amendant la loi scolaire. Le chef de l'opposition et le premier ministre ont seuls pris la parole à cette occasion.

M. McLean tente de justifier son attitude pendant la seconde lecture du bill. Il déclare qu'il diffère avec le gouvernement sur un point seulement, la concession faite à la population de langue française. Les députés ont eu tout le temps d'étudier de nouveau la question pendant les vacances de Noël, et connaissant l'opinion de leurs électeurs, il n'y a pas de doute, dans l'opinion de l'orateur, qu'ils en sont arrivés à une conclusion différente de celle précédemment exprimée.

M. McLean reconnaît que le français est langue officielle dans Québec et qu'il l'a même été au Manitoba, pendant un certain temps; mais en dehors de la province de Québec, dit-il, il n'a pas plus de droits que n'importe quelle autre langue. La concession faite aux Franco-Canadiens ne peut donc s'appuyer sur aucun droit légal.

Le chef de l'opposition essaie de démontrer la défectuosité du bilinguisme en s'appuyant sur l'exemple de l'Ontario et du Manitoba. Il cite de nouveau la déclaration de Mgr Fallon, d'après lequel sous le système bilingue ontarien, on n'enseigne ni le français, ni l'anglais, mais on se contente de cultiver l'ignorance. La même situation a prévalu quelque temps au Manitoba et a contribué à chasser du pouvoir l'ancien gouvernement. Le ministère Norris, au contraire, a réglé la question exactement de la même façon que l'opposition demande qu'elle soit réglée en Saskatchewan.

En définitive, la question se réduit aux mérites et aux démérites de la méthode directe et de la méthode indirecte dans l'enseignement des langues. Le gouvernement s'est risqué à adopter la méthode directe; mais si la méthode directe est bonne pour une langue, elle l'est aussi pour n'importe quelle autre langue.

M. McLean fait allusion à la démission de M. Motherwell et y voit une preuve qu'il y avait divergence d'opinions entre les membres du cabinet sur la question. Puis il dépose un nouvel amendement qui stipule que l'anglais sera la seule langue d'enseignement et la seule langue permise comme sujet d'étude.

M. Martin commence par déclarer qu'il sera bref, la question ayant déjà été pleinement débattue. Il n'admet pas que les conditions soient les mêmes au Manitoba et dans la Saskatchewan. C'est un vrai système bilingue qu'avait la province voisine. Quant à notre loi actuelle, elle a été votée par la Législature des Territoires du Nord-Ouest en 1901.

L'argument avancé par le chef de l'opposition au sujet de la méthode directe et de la méthode indirecte est absolument hors de propos, continue M. Martin, puisque d'après la loi actuelle, toute langue autre que l'anglais pouvait être enseignée comme sujet d'étude. "La grande chose à considérer, c'est que quelles que soient les langues parlées, les élèves sortent des écoles avec une connaisssance de l'anglais et je ne crois pas que la connaissance d'une autre langue ne froisse personne."

Loin d'avoir changé d'idée depuis deux semaines, le premier ministre se demande comment le chef de l'opposition a pu ne pas modifier son opinion.

En terminant, l'orateur déclare que la difficulté du règlement de la question tient à ce que celle-ci n'existait pas seulement dans la Saskatchewan, mais dans tout le Dominion. Il n'y avait qu'une méthode à suivre, la méthode britannique de la générosité envers les minorités.

L'amendement McLean est battu par une écrasante majorité, sept députés seulement votent en sa faveur: MM. McLean, Badger, Gallaugher, Salked, F. B. Bagshaw, Harris Turner et D.J. Sykes.

* * *

La loi fédérale des élections de guerre a fourni l'objet d'un important débat. C'est M. Gardiner, député de North Qu'Appelle, qui a ouvert le feu en déposant une résolution demandant le rappel de cette mesure odieuse.

M. Gardiner prononce un excellent discours, faisant ressortir que les émigrants étrangers ne sont pas imposés à nous, mais qu'ils sont venus à la suite d'une campagne bien organisée pour les attirer chez nous. Ces gens, en devenant sujets canadiens par la naturalisation, ont prêté le serment d'allégeance au roi d'Angleterre et le gouvernement, en retour, s'est engagé à leur accorder tous les droits politiques et autres dont jouissent les sujets de naissance anglaise. Cette partie du contrat, le gouvernement d'Ottawa en a fait le même cas que l'Allemagne du traité garantissant la neutralité belge: elle n'y a vu qu'un chiffon de papier.

M. Gardiner remarque qu'en dépit du grand nombre de personnes de race allemande parmi ces émigrants, le pays a eu très peu d'ennuis avec eux et qu'ils se sont prêtés de bonne grâce à la campagne de surproduction qu'on attendait d'eux. Il donne des chiffres qui mettent en relief les effets de la privation des droits de citoyens sur les élections provinciales et fédérales dans la Saskatchewan en 1917. Le fait le plus important à retenir est que plus de 30 pour cent des électeurs de la province n'ont pas voté aux dernières élections fédérales. L'orateur en conclut que certaines majorités n'ont pas été si décisives qu'on se l'est imaginé.

MM. T. H. Garry, de Yorkton, W. H. Paulson, de Wynyard, et A. Hermanson, de Canora, parlent dans le même sens et condamnent énergiquement la loi des élections de guerre. Mais c'est à l'honorable Knowles surtout que revient l'honneur d'avoir dénoncé avec le plus de force la mesure du gouvernement fédéral.

La loi des élections de guerre, dit-il, était absolument inutile, car les députés de l'Ouest avaient presque tous abandonné leur parti sur la question de la conscription. Elle fut uniquement une mesure politique et repose sur un principe faux. L'orateur établit le contraste entre l'Angleterre prenant part au conflit pour soutenir sa parole donnée et M. Borden traitant comme un chiffon de papier le certificat de naturalisation. C'est une violation des lois de la démocratie, déclare M. Knowles, qui rappelle la corruption éhontée des dernières élections fédérales.

Le débat sur cette brûlante question s'est prolongé jusqu'à lundi. Harris Turner, le député-soldat, a défendu, non sans éloquence, la loi des élections de guerre. La résolution demandant le rappel de la mesure fédérale a été votée à l'unanimité moins quatre voix, celles de MM. MacLean, Salked, Bagshaw et Harris Turner.

Un défenseur des Canadiens

Nous devons une gratitude [illegible] à M. Thomas O'Hagan, excellent journaliste catholique [illegible], qui ne perd jamais une occasion de défendre les Canadiens français et d'éclairer l'opinion anglo-protestante.

L'autre jour, nous dit le *Droit*, il est allé donner une conférence [illegible] Toronto et il s'est appliqué à prouver que la province de Québec n'est pas la province arriérée qu'on se plait à décrire dans les provinces anglaises.

Il montra d'abord la position [illegible] de Québec dans la confédération des provinces, tant au [illegible] de la population que [illegible] matériel et du [illegible] et intellectuel. Les [illegible] Canadiens français qui furent [illegible] du Traité de Paris, [illegible] sont maintenant 2,400,000. Le territoire de Québec couvre [illegible] un cinquième de [illegible] territoire du Canada, et sa [illegible] annuelle représente [illegible].

M. [illegible] moral et intellectuel [illegible] Québec est, dit-il, encore [illegible]. Son système d'é[illegible] aux catholiques [illegible] protestants la plus [illegible] de liberté et de dé[illegible] intellectuel.

[illegible] exemple, l'enseignement [illegible] anglais dans la par[illegible] de Québec, continue M. O'Hagan. L'enseignement de [illegible] obligatoire dans les 12 [illegible]. 10 pour cent [illegible] dans les écoles élémentaires, 50 pour cent [illegible] modèles, et 75 pour cent dans les écoles académiques. [illegible] lieu de s'étonner, [illegible] avec un tel système de justice et de tolérance, que [illegible] l'harmonie et la bonne volonté règnent dans le Québec parmi toutes les races et toutes les croyances?"

Le résultat de tout cela, dit-il en conclusion, c'est que Québec occupe, tant au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel, une place enviable parmi les provinces du Dominion. Bien que, d'après le dernier recensement, sa population soit presque égale à celle d'Ontario, la province de Québec n'a que la moitié des offenses criminelles ou autres qu'a dû punir Ontario.

Que les provinces dites de langue anglaise imitent en tous points la province de Québec et tout ira comme dans le meilleur des mondes.

La région du Rhin ira-t-elle à la France?

Un nouvel et frappant élément intervient dans la situation politique déjà compliquée, dans la région du Rhin, du fait de la prétendue organisation d'un parti secret qui lutte en faveur de l'annexion de ce territoire allemand à la France. Des ouvertures seront faites au gouvernement français, dit-on, pour que la région du Rhin soit unie à la France, aux mêmes conditions que l'Alsace Lorraine.

Cela ne constitue qu'un aspect du problème à résoudre dans la riche contrée à l'ouest du Rhin qui a Cologne pour capitale. En premier lieu, il existe dans cette région un gouvernement bicéphale, composé de révolutionnaires, d'une part, et de fonctionnaires de l'ancien régime impérialiste, d'autre part. Pour le moment, ces deux éléments travaillent plus ou moins pour le bien commun. A Cologne, par exemple, le bourgmestre et son personnel sont encore à leur poste, à l'hôtel de ville, et dans le voisinage sont les bureaux du comité révolutionnaire. Ce sont ceux qui administrent les affaires de la ville. La même situation existe dans d'autres villes.

Pour rendre la situation encore plus embrouillée, outre ceux qui désirent l'annexion à la France, il existe au moins deux autres idéals très différents. Il y a d'un côté les libéraux-démocrates, qui désirent l'établissement d'une grande république, comprenant non seulement toute l'Allemagne, mais aussi l'Autriche avec Berlin comme capitale, et de l'autre les catholiques ou le parti centriste, qui désire, dit-on, une république de la Westphalie rhénane.

La Belgique jouera un rôle effectif d'Etat Souverain, dit un journal suisse.

Sous le titre "Peau neuve", M. Louis Avennier publie dans la *Suisse* un remarquable article dans lequel il est question de la neutralité belge et de sa constitution future. L'auteur dit que le gouvernement belge a formulé ses intentions et ne veut plus dorénavant d'une neutralité permanente, obligatoire et garantie, et affirme son droit d'être libre complètement dans ses rapports internationaux. Depuis le 4 août, 1914, en fait, la Belgique n'est plus neutre et si le gouvernement belge a maintenu cette fiction juridique de sa neutralité permanente, il était clair "qu'il y renoncerait au moment favorable et manifesterait alors sa volonté de rétablir un statut international sur des assises nouvelles." M. Avennier déclare que nul n'osera contester à la Belgique, le droit d'agir dans la plénitude de sa souveraineté. "Comme sa voisine, la Hollande, et comme le Danemark, dit-il, elle veut désormais pratiquer une neutralité volontaire, dégagée de toute forme et de toute promesse et éventuellement y renoncer, si c'est son avantage. En conséquence, elle se démet de cette neutralité permanente qu'elle n'avait pas réclamée, qui lui fut imposée à sa naissance par les diplomates, qui l'empêchait d'avoir une véritable politique extérieure et qui constituait, par son caractère même bien plus une garantie pour les puissances cautionnaires que pour elle-même. Et par sa détermination, à la conférence de la paix, au lieu d'avoir à consentir simplement au règlement de compte qu'il plairait aux autres belligérants d'établir, la Belgique jouera son rôle, un rôle effectif d'Etat souverain. Elle sera, comme elle ne l'a jamais été, en posture de disenter librement de ses intérêts et de son avenir."

La plus rude épreuve

Piquant *billet du soir* de Nicole dans le *Devoir*:

L'apostolat dans le nord canadien! Cela évoque sur l'écran de la *mémoire les silhouettes noires de plusieurs braves missionnaires* au grand crucifix planté dans la ceinture dont les récits ont émerveillé mon enfance.

Le cercle familial s'était un jour élargi de plusieurs étrangers venus entendre les histoires d'un vieil oncle missionnaire. Lui fumait sa pipe courte, pas pressé de parler, comme les sauvages à qui il ressemblait d'ailleurs par son teint hâlé, le poil rare de sa figure, qu'il s'obstinait à laisser pousser, et l'ébène de ses cheveux où ne se mêlait pas le moindre fil d'argent, malgré ses soixante ans tout proches.

—Quelle a été la plus rude épreuve que vous ayez subie là-bas? lui demanda quelqu'un pour amorcer la conversation.

Le vieil oncle ne le faisait pas à la pose. Il ne trouvait rien d'héroïque, disait-il, à rester roi et maître d'une tribu docile, vivant simplement, évangéliquement, infiniment mieux que les échantillons que la civilisation envoyait là-bas sous forme de trafiquants et de chercheurs d'or.

Je crus cependant qu'il allait raconter l'auto-opération tragique que je connaissais bien et dont la seule pensée me faisait frissonner: qu'il allait narrer comment ses compagnons et lui, ayant tourné sur eux-mêmes pendant quatre jours dans un tourbillon de neige, il constata à la mission où ils finirent tout de même par rentrer, qu'il avait deux orteils gelés, comment il les *gossa* à coups de canif pour éviter la gangrène non pas parce qu'il n'avait pas songé à utiliser d'abord le rasoir de la communauté, mais parce que celui-ci avait volé en éclats.

J'errais.

Ayant tiré trois bouffées de sa pipe il commença: "C'était quelques jours après mon arrivée au grand Lac. Mon compagnon me fit faire, suivant les usages mondains, une tournée de présentation. Peu de sauvages étaient chrétiens alors, si beaucoup d'entre eux se montraient bien disposés envers nous. Il fallait user de ménagements. Nous arrivâmes vers le soir chez un grand chef. La famille venait de manger. Mon compagnon expliqua que nous avions faim. Le peau-rouge nous fit signe d'approcher et il ordonna à sa femme d'apporter des poissons fumés. Aussitôt obéi, il disposa lui-même ces poissons sur des assiettes. Je notai qu'elles venaient de servir à je ne sais quelle cuisine et qu'elles étaient gluantes et fort sales. Comme il en poussait une vers moi je fis un geste de dégoût involontaire. Rien n'échappe à un œil de sauvage. Se tournant vers mon compagnon, il lui dit (je ne comprenais pas alors sa langue, mais la conversation me fut traduite): "Ton petit frère a dégoût de ma bouche. Je vais le satisfaire."

Il empoigna l'assiette de fer-blanc, la vida de son contenu, cracha dedans, puis la bouchonna vigoureusement avec la queue de sa chemise qu'il portait, à la mode du nord, par-dessus ses mitasses.

Mon compagnon me dit d'une voix brève: "Il faut paraitre content à tout prix."

Et je mangeai le poisson. Ç'a été la plus rude épreuve de ma carrière de missionnaire.

Les Centres Franco-Canadiens

SERVICE SPECIAL DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

VERWOOD, Sask.

Soirée remise.—Des circonstances imprévues nous obligent à remettre au 22 janvier la soirée qui devait avoir lieu le 8 courant. Nos amis de Willow Bunch, de St-Victor et de Kantenville ne perdront rien pour attendre. Les dames organisatrices comptent sur le concours de nos coréligionnaires des paroisses voisines.

Généreux donateurs.—Nous sommes heureux de commencer à publier la liste des personnes charitables qui veulent bien contribuer à l'érection d'un nouveau temple catholique. Notre vive reconnaissance est acquise à ces personnes dévouées et nous avons l'espoir qu'elles auront de nombreux imitateurs. Les donateurs auront leurs noms inscrits dans la future église.

M. Hallé, Willow Bunch.......$100.00
M. Fred. Lalonde, Mullrany, Sask........................ $100.00
Les Religieuses du Pensionnat de Willow Bunch..........$ 3.00

"l'Oeuvre des Tabernacles" de Montréal a envoyé des ornements, linges sacrés, etc. pour une valeur de $150.00

La moindre offrande sera reçue avec plaisir. Avis donc aux âmes généreuses. Toute offrande peut être envoyée à M. l'abbé J. A. Ménard, à Willow Bunch, Sask.

Les protestants voient d'un bon œil le projet de construire une église à Verwood. Déjà plusieurs ont manifesté leur satisfaction en promettant de contribuer à l'érection de ce temple. Nous apprécions hautement cette marque de courtoisie de la part de nos frères séparés. Devant vivre côte à côte avec ces protestants, nous avons tout à gagner d'être en bons termes avec eux.

De retour.—M. et Mme Rosell, retenus à l'hôpital de Moose Jaw par une attaque d'influenza, sont de retour depuis quelques jours.

RICHARD, Sask.

Noël! Noël! On aurait dit que les sons en étaient plus joyeux encore que les années passées, et, dans les voix de nos Canadiens l'on sentait une émotion qui n'était pas de tous les jours!

C'est que notre paroisse devait avoir sa Messe de Minuit pour la première fois depuis la fondation du village. A son arrivée, le bon Père Carpentier qui nous avait accordé ce bonheur trouva la petite chapelle toute décorée de banderolles et dans le sanctuaire une jolie crèche, enfouie dans les sapins, d'où l'on apercevait un tout petit Jésus tendant les bras.

En retour du privilège accordé, chacun avait mis du sien pour rendre la fête aussi belle que possible et les vêpres suivis du chœur de chant ... de jolis solos de la part de MM. Carmel, J. C. d'Anteuil, Mlle ... et autres. On nous fit entendre tous les bons vieux cantiques de Noël ... M. Damais, vieil ami de M. ... voulut bien prêter son concours en chantant le "Minuit Chrétien" ... Sa superbe voix de ténor résonna avec éclat dans notre humble chapelle et l'accent vibrant de ses paroles a dû émouvoir bien des cœurs! Malgré la nuit sombre, quelques familles vinrent de bien loin et les communions furent nombreuses. Plût à Dieu que nous ayons encore cette insigne faveur!

Notre température idéale se maintient. L'on peut dire certes: "Quel étrange pays que le nôtre!": la neige couvre à peine le sol et pour la première fois, avant-hier, le thermomètre descendait à 25.

M. Richard occupe sa nouvelle résidence depuis le 21 décembre. Bien que tout n'y soit pas terminé, cela n'empêcha pas la gaieté et l'entrain de régner parmi les nombreux amis réunis chez lui pour fêter la Noël.

Conrad et d'Anteuil Richard partaient le 7 janvier pour continuer leurs études au collège des Jésuites d'Edmonton.

Jean-Charles d'Anteuil et Paul Latoie nous ont quittés pour passer l'hiver dans leur famille à St-Boniface.

M. J. Lagacé, parti pour les camps de Big River à l'automne, a été forcé de revenir au village à cause de l'épidémie qui sévit encore dans cet endroit. Sous ce rapport, nous pouvons nous compter chanceux de n'avoir eu aucune mortalité à enrégistrer dans notre district, bien que la grippe ait visité bon nombre de familles.

HARRIS, Sask.

—M. et Mme Arthur Daoust, de Harris, Sask., font part à leurs parents et amis de l'heureuse naissance de deux petits jumeaux, Doris et Daniel nés le 4 janvier.

BONNE-MADONE, Sask.

Dimanche le 29 décembre, vers les 6 heures du soir, le feu est venu détruire notre jolie petite église dédiée à la Vierge.

Nul ne connait l'origine de l'incendie. Nous n'avions pas eu la messe ce jour-là, mais malgré la tempête notre dévoué curé, M. l'abbé Collins, était venu de Wakaw présider la sépulture de Mme Schnieder. Par un étrange hasard le corps de la défunte était demeuré dans l'église jusqu'au lendemain; aussi, la consternation fut grande lorsqu'on apprit que la dépouille mortelle avait été consumée par les flammes. Rien absolument n'a été sauvé, et de l'église qui était notre orgueil, il ne reste plus que quelques rangs de pierres.

L'épreuve est rude, mais les paroissiens sont vaillants, et il faut espérer que sous le regard de la douce Vierge, 1919 verra renaitre notre église plus belle que jamais.

—Mlle Michaud, notre dévouée institutrice, vient de nous quitter pour un séjour de quelques mois en province de Québec. Nos jeunes écoliers sont donc en vacances pour l'hiver.

Mlle Rose Baribeau, de l'école Kaminka, était de passage chez Mme J. Tremblay, dimanche.

L'ancienne Mission qui servit d'église et de presbytère pendant nombre d'années vient d'être démolie. C'est un exemple des choses anciennes faisant place aux modernes, mais tout de même les vieilles choses sont souvent très utiles, voire même notre "vieille Mission", maintenant que notre belle église est disparue.

Bonne Madone est encore sans bureau de poste, ce qui est un grand inconvénient pour les gens. Renaud et Tway se divisent le surcroît de travail.

DELMAS, Sask.

M. L. Bellavance nous a quittés ces jours derniers pour Winnipeg, où il a l'intention de faire sa demeure.

Mlle M. R. Roy est partie pour Saskatoon suivre un cours commercial au "Business College" de cette ville.

—M. et Mme A. Gibault, de Cut-Knife, ont passé le jour de Noël chez M. J. Beaudry.

—Nous sommes heureux d'apprendre la convalescence de Mme Héon, qui a été très gravement malade de la diphtérie.

—M. et Mme Dallaire ont passé quelques jours à North Battleford chez M. M. Côté.

—M. et Mme T. Boudreau doivent retourner sur leur ferme vers le quinze de ce mois.

—Mme J. Poitras a fait l'acquisition de la propriété de M. Tellier.

—M. J. Duval est de retour d'une courte promenade chez son frère le Dr. Duval, de Bruno, Sask.

—M. et Mme L. Jeannotte de Cut-Knife, ont passé quelques jours chez Mme Langlois.

—M. et Mme Michaud recevaient quelques intimes pour souper, au jour de l'An.

—M. et Mme Grosjean donnaient une petite "sauterie" mercredi dernier. Malgré le froid excessif et le grand désappointement causé par l'absence d'un violoniste, on s'amusa ferme jusqu'aux petites heures.

—Les dames ont raison de s'enorgueillir du grand succès remporté à leur soirée du jour de l'An au profit de l'église. La plupart se rendirent et firent preuve de leur générosité habituelle. Les dames organisatrices remercient bien sincèrement tous ceux qui ont contribué à la réussite de cette fête et particulièrement les amis de Bresaylor, qui répondent toujours si bien à leurs invitations.

—Le 28 décembre dernier, M. J. D. Courchesne, de St. Ambroise, Qué., conduisait à l'autel Mlle M. A. Plante, autrefois de ce village. Le mariage fut célébré par Sa Grandeur Mgr Forbes de Joliette, en sa chapelle privée.

Aux nouveaux époux nous offrons nos meilleurs souhaits de bonheur.

—Dame "Rumeur" nous annonce le mariage d'une de nos gentilles demoiselles du village avec certain entrepreneur d'une place environnante.

Naissance.—M. et Mme Art. Richard, une fille.

GRAVELBOURG, Sask.

L'Association St Jean Baptiste de Gravelbourg, désire exprimer par l'entremise du *Patriote de l'Ouest*, le regret qu'elle éprouve à l'occasion de la mort de deux de ses membres dans la personne de MM. Rodolphe Beauchesne et Amédée Lamoureux, encore deux victimes de l'influenza.

L'Association fera chanter sous peu des services solennels pour ces deux membres dévoués.

Nos plus sincères sympathies aux familles de ces deux confrères défunts.

L. J. BLAIS,
Secrétaire

TITANIC, Sask.

La nouvelle école St-Jean-Baptiste de Carlton, No. 27, vient enfin d'ouvrir ses portes. La situation de la vieille école, à l'extrémité du district, rendait très difficile et même tout à fait impossible, pour plusieurs enfants, l'assistance à l'école; d'autre part, sa condamnation par l'Inspecteur des Ecoles comme ne présentant plus les conditions requises pour la santé des enfants, nécessitait la construction d'une nouvelle école; la majorité des contribuables l'a d'ailleurs compris et voilà le district scolaire doté d'une belle école qui fera certainement envie à bien des districts environnants.

Cette construction vient juste à point pour récompenser nos enfants des brillants succès qu'ils ont remportés au concours de Rosthern, en se classant les premiers pour les écoles de campagne; aussi je suis convaincu qu'en mettant à leur disposition un local bien éclairé, bien aménagé, ils auront encore plus de cœur au travail pour tâcher de conserver cette première place et faire honneur à leur maitre d'école et à leurs parents.

Nous avons aussi un maître d'école catholique et français, (chose rare, je crois, dans la Saskatchewan) dans la personne de M. Faucoup, notre dévoué instituteur; car nous tenons à ce que nos enfants aient un cours en français, étant donné que tous les enfants inscrits sont de langue française, pas un seul de langue anglaise. Nous voilà donc tranquilles, sachant que nos enfants sont dans les meilleures conditions possibles pour recevoir une éducation telle que nous sommes en droit d'exiger.

L'école St-Jean-Baptiste ayant toujours été foncièrement catholique, nous avons demandé à M. l'abbé Drapeau, curé de la paroisse, de vouloir bien venir bénir notre école. Cette bénédiction aura lieu dans quelques jours.

Allons, les enfants, mettez-vous à l'ouvrage et montrez par votre assiduité à l'école, votre obéissance, votre travail, que vous savez reconnaitre les sacrifices que vos parents ont consentis pour vous; sacrifices bien légers en somme quand on voit qu'ils ne sont pas inutiles.

Au nom de la commission scolaire, j'adresse un chaleureux merci à tous ceux qui, par leur concours ou leur bonne volonté, ont contribué à l'érection de cette école.

B. RIO.
Secrétaire.

—Mlle De Goesbriand, ancienne institutrice à l'école St-Jean-Baptiste, est venue passer une semaine parmi nous. Tous, parents et élèves, ont été heureux de la revoir. Elle a admiré notre nouvelle école.

—Nous avons pourvu au danger que couraient certains enfants de la paroisse, de tomber entre les mains de maîtres protestants par suite du changement d'école. Le district de Carlton (ville) possède maintenant une excellente maîtresse bilingue dans la personne de Mme Roy, autrefois professeur à Vonda. Les enfants catholiques et français de ce nouveau district feront bien de se rappeler le nom de M. Clément Mercereau, comme l'auteur principal de ce bienfait. Avec courage et diplomatie il a su arriver au but, malgré qu'il fût le seul commissaire français du bureau actuel. Nous serions fiers si parmi les centres français de la province, il y avait cinq cents commissaires de cette trempe-là.

Quant à Mme Roy elle a eu d'heureux débuts, et à peine un dixième des troubles qu'il y avait lieu de craindre. Avec un doigté habile elle a su gagner le respect et la confiance de tous. Nos remerciements à ce commissaire de langue anglaise qui, laissant de côté les propos et les conseils du fanatisme, est allé passer une demi-journée dans l'école et en est sorti avec la conviction que la langue française ne nuisait aucunement à l'anglais et que les deux pouvaient être menés de front.

Au nom des enfants, qui n'apprécieront que plus tard ce bienfait, et de leurs parents qui sont heureux d'en jouir, nous offrons nos remerciements à M. Clément Mercereau et nous y joindrons nos meilleurs vœux de succès à Mme Roy, la nouvelle institutrice.

—Il y a déjà d'heureux signes que la *grippe nationale* (?) va maintenant prendre le bac et traverser la rivière. Une conférence va avoir lieu sous peu qui pourrait avoir d'heureux résultats; n'anticipons pas.

—Les gens du Lac Cheval attendent la fonte des neiges pour construire leur école. Les trois commissaires français ne laissent aucun doute que l'école sera ce que l'on attend d'eux: catholique et bilingue.

Le cordon français se resserre ainsi autour de Duck Lake du côté du nord et le sud semble aussi faire de louables efforts pour nous rejoindre. Continuons, ne comptons ni le temps ni les pas et rappelons-nous que lorsqu'on se décide à servir une cause, c'est pour faire le bien et non pas pour en vivre. Il y a quelque chose de pire que la gelée de juillet, c'est de voir l'âme de nos enfants entre les mains de maîtres protestants et anglicisateurs. Entre notre *homme* à nous et leur *homme* à eux il y a une distance où notre conscience doit commander.

—Un mot d'avis: quelques familles françaises qui demeurent sur les limites du nouveau district de Carlton, feraient bien de rentrer dans le district. Elles assureraient ainsi une majorité fixe et définitive pour l'avenir. Allons, ce ne serait pas français que de rester chez soi, les pieds dans le fourneau du poêle, pendant que d'autres courent les chemins au grand froid, à la recherche des institutrices catholiques et françaises et se démènent pour les faire accepter. Nous avons besoin de tous, spécialement de ceux qui ont des enfants. Ne marchandons pas l'âme de ces petits êtres sur le pied des quelques piastres que cela pourrait nous coûter.

—L'école St-Jean-Baptiste a rouvert ses portes le 2 janvier, avec M. Faucoup en charge pour la troisième année. L'assiduité scolaire se ressent du beau temps inusité. A peine une absence par maladie.

DEBDEN, Sask.

Les paroissiens de Debden se réjouissent du résultat du premier bazar au profit de leur église qui a eu lieu les 2 et 3 janvier sous la présidence de M. et Mme Omer Demers. Pour la soirée du 3 janvier, quelques amateurs dévoués de notre village avaient exercé quelques courtes comédies qui ont été fort goûtées de l'auditoire.

Résultat financier: $1,200.00, profit net..

Nous ne voulons pas manquer de gratitude envers M. et Mme Elisée Vallée, de Shell River, qui sont venus nous prêter leur gracieux concours. Grand Merci!

Adresse lue aux paroissiens de Debden par M. Narcisse Cyr, secrétaire du Comité de Construction.

"Gloire à Dieu dans le Ciel, et honneur aux paroissiens de Debden!

Il y à peine un an, les gens se réunissaient dans le but de construire un Temple au Fils de l'Homme qui n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête.

Alors un comité de construction fut élu, composé d'un président, de neuf directeurs et d'un secrétaire-trésorier. De suite, une résolution est adoptée à l'effet de nommer deux délégués pour voir les gens afin de leur faire souscrire la somme de $50.00 (cinquante piastres) par propriété. Tous, ou à peu près, ont signé le contrat avec Dieu pour lui construire une maison et je crois pouvoir dire ce soir que personne ne manquera à son contrat; plusieurs déjà s'en sont même acquittés!

Les souscriptions se sont élevées à au-delà de $4.000. Très beau résultat, n'est-ce pas?

C'est alors qu'il fut décidé de bâtir cette église, qui nous fait honneur ce soir. Plus tard, dans le cours de l'hiver dernier, encore sous la présidence de M. et Mme O. Demers, une soirée fut organisée. Grace à leur zèle et leur générosité, grâce à l'enthousiasme des paroissiens de Debden, elle rapporta la jolie somme de $452.05 net.

Et que voyons-nous ce soir? Un bazar, une soirée dirigée encore par les mêmes personnes infatigables, toujours prêtes à délier les cordons de leur bourse. Merci donc, M. le président; merci, Mesdames les candidates qui se sont si bien acquittés de leurs fonctions. Merci à tous les membres du comité qui ont contribué à l'organisation de ce bazar. Merci à tous les paroissiens de Debden, toujours prêts à marcher la main dans la main quand il s'agit de faire quelque chose pour l'avancement de notre jeune, mais belle et prospère paroisse."

—Mardi matin, le 7 janvier, M. Albert Pouliot conduisait à l'autel Mlle Angéline Paquet. M. Napoléon Paquet servit de témoin à sa fille et M. Thomas Blais à M. Pouliot.

Nos meilleurs souhaits accompagnent les nouveaux époux.

BEAUMONT, Alta

La grippe espagnole fait de nombreuses victimes dans notre petite localité. Hier, c'était la famille Laventure qui perdait trois de ses enfants; aujourd'hui, c'est M. Rodrigue Roy qui a la douleur de se voir enlever sa jeune femme, Germaine, âgée de 24 ans.

Mme Roy est la fille de M. et Mme Joseph Préfontaine de Legal, le premier mort le 26 juin de cette année. M. Roy est le frère de M. Maurice Roy, de Beaumont, et le fils de M. Paul-Emile Roy, de St-Pie, province de Québec.

Les deux époux ont contracté mariage en 1914; de cette union sont nés trois enfants dont l'aîné mourait quelques mois après sa naissance, Adrienne, âgée de 3 ans, et Thérèse, 10 mois.

Douée d'un cœur tout maternel, affable et bonne pour tous, animée de principes chrétiens et catholiques, Mme Roy laisse après elle le meilleur des souvenirs.

Nous offrons nos condoléances à M. Rodrigue Roy et à ses enfants, aux membres de la famille Roy, ainsi qu'à ceux de la famille Préfontaine.

La mort vient de visiter encore notre petite paroisse. Depuis que l'épidémie de grippe sévit au milieu de nous, plusieurs familles se sont vu enlever des êtres chéris. Hier, c'était un fils, seul soutien de parents affligés; aujourd'hui, c'est une mère qui s'envole vers les régions célestes. Mme Maurice Roy s'est endormie dans le Seigneur à cinq heures du matin, le 8 courant, à l'âge de 32 ans.

Ceux qui ont connu le dévouement inlassable de Mme Roy, ne seront pas étonnés d'apprendre qu'elle tombe victime de sa charité fraternelle. Il y a dix jours, Mme Rodrigue Roy, belle-sœur de Mme Maurice, succombait, victime de la malheureuse grippe espagnole. Porter secours à la famille affligée, accueillir chez elle les petits enfants de sa belle-sœur, furent les premières pensées de la défunte. Elle se rendit donc à la maison mortuaire, et là, fit tout ce qu'un cœur chrétien pouvait faire pour aider aux affligés, mais en se dépensant pour des orphelins, elle contracta les germes de l'affreuse grippe qui, quelques jours plus tard, devait la conduire au tombeau.

La défunte laisse cinq petits enfants dont l'aîné n'a que sept ans et un mari éploré auquel nous offrons notre respectueuse sympathie.

STE-LINA, Alberta

Après avoir passé au-delà d'un mois sans office public à l'église, à cause de la grippe, nous avons pu assister à la messe de Noël. Comme plusieurs familles avaient été affectées par cette terrible maladie qui nous a enlevé quatre personnes adultes, M. le curé avait cru bon de ne célébrer publiquement que la messe du jour, afin de ne pas trop fatiguer les convalescents.

Nous avons chanté avec joie un Te Deum d'action de grâces pour remercier Dieu de la fin de la guerre et de la cessation du fléau de l'épidémie. Le Veni Creator a été aussi chanté, d'après l'ordre de Mgr l'archevêque, pour demander à Dieu, une paix juste et durable. Si nos prières sont exaucées, et nous l'espérons avec le monde entier, les chefs des nations prendront pour bases de leurs délibérations les principes de justice et de charité, préconisés par Sa Sainteté Benoît XV, et qui sont les principes apportés sur la terre par N. S. J. C. Lui-même.

Il nous faut maintenant regarder l'avenir avec confiance et courage, et travailler dans un commun accord au progrès spirituel et matériel du pays. Déjà nos soldats nous reviennent après avoir donné les preuves de leur patriotisme et de leur bravoure.

Notre jeune paroisse, fondée il y a à peine quatre ans, commence déjà à prospérer. Une église et un presbytère ont été construits en 1915-1916 et sont maintenant assez confortables. Nous avons de plus une école, où s'enseignent la religion et le français, un magasin général, un forgeron, une sous-agence des terres, et bientôt, nous espérons avoir un médecin.

Il nous faudrait aussi un cordonnier-bourrelier qui pourrait prendre un quart près de l'église. Deux lignes de chemins se construisent et sur l'une le chemin de fer fera bientôt le service. Notre population, presque exclusivement canadienne-française, est animée d'un bon esprit français et catholique. Sans doute la guerre a retardé les débuts qui sont d'ailleurs assez difficiles dans les nouveaux centres de l'Ouest, mais avec de la bonne volonté et du courage et les avantages en perspectives, l'avenir nous sourit et nous promet le succès et la prospérité.

Presque tous les bons quarts sont pris; on pourrait peut-être encore en trouver d'assez avantageux ou acheter des Anglais. Qu'on écrive ou qu'on vienne voir et M. le Curé se fera un plaisir de vous renseigner.

STORTHOAKS, Sask.

La grippe bat son plein ici maintenant. Mlle Joséphine Fournier, infirmière chez les Sœurs Grises à Régina, et Mme Perrigault, infirmière à St-Boniface, sont arrivées ici pour avoir soin des malades.

—M. Thomas Boulet, malade depuis quelque temps, est maintenant rendu à l'hôpital des Sœurs Grises, où il devra suivre un traitement. Ses nombreux amis souhaitent qu'il puisse recouvrer la santé promptement.

VALLEE SAINTE-CLAIRE, Sask.

Le 22 décembre, un incendie a détruit la résidence du major Théodore Grohé avec tout son ameublement, une remise et un autre bâtiment. Les pertes sont évaluées à plus de $3.000 et il n'y a presque pas d'assurances.

—M. Etienne Lavallée est en ce moment à l'hôpital des Sœurs Grises, à Régina, où il a subi une opération pour l'appendicite.

—M. Joseph Lacroix est de retour du front en bonne santé.

LETTRE DE PARIS

Les rapports entre catholiques à travers le monde

Aux lecteurs qui ont bien voulu suivre avec intérêt la série de ces correspondances, je voudrais parler aujourd'hui non des sujets que j'y traite habituellement, mais des relations que leur périodicité régulière a créées entre nous.

C'est la guerre mondiale qui a provoqué ces entretiens. La guerre est finie. Nos rapports, inaugurés à son occasion, doivent-ils être rompus par son terme?

Pour résoudre ce problème, il faut d'abord en discerner les éléments, je veux dire qu'il faut rappeler l'origine, le caractère et le but de ces correspondances.

Les catholiques de France ont pris l'initiative de les adresser à leurs frères des pays neutres, parce qu'ils se sont rendus compte que les catholiques des pays neutres ignoraient ou connaissaient mal la situation et l'activité de leurs coreligionnaires français.

Oh! c'est sans esprit de reproche ni d'acrimonie, que je constate cette ignorance ou cette méconnaissance. Nous n'avons pas le droit de nous en plaindre, car nous méritons la critique que nous nous permettons de formuler contre les autres. Si la France catholique est assez mal connue des catholiques étrangers, elle est, par contre, assez mal renseignée sur leurs œuvres et sur leur vie. Si elle a besoin de se faire apprécier au dehors, elle a besoin également de s'instruire sur les choses extérieures.

Quoi qu'il en soit, la France étant entraînée par ses ennemis dans une guerre formidable et découvrant qu'elle avait à se défendre non seulement contre les agresseurs qui envahissaient son territoire, mais encore contre les diffamateurs qui, à l'étranger, calomniaient sa réputation, les catholiques français ont résolu de rappeler et de montrer ce qu'ils sont, par une propagande entreprise auprès des catholiques neutres.

C'était pour eux la première nécessité, la nécessité de guerre; mais ce n'était pas la seule.

En faisant rayonner au dehors les progrès et l'action du catholicisme français, nous avons voulu aussi nouer des rapports plus intimes et plus suivis avec nos frères des pays étrangers. Nous avons conçu le projet de remédier, chez nous-mêmes, aux défauts que nous nous proposions de corriger à notre profit chez les autres. Ce n'est pas un monologue que nous avons eu dessein d'inaugurer; c'est une conversation que nous avons souhaité d'ouvrir.

Il nous semblait que tous les peuples catholiques avaient un intérêt égal à se connaître, à se pénétrer davantage, à échanger leurs idées, leurs projets, leurs exemples. Il nous semblait que la cause universelle de l'Eglise devait gagner à cette intimité, plus profonde et plus constante, entre les fidèles du monde entier.

Cet idéal ayant dirigé la série de nos correspondances de guerre, la réponse devient plus facile à la question que je posais au début de ces lignes.

La paix doit-elle interrompre ces entretiens?

Evidemment, non!

Ces articles peuvent, avec la cessation des hostilités, changer un peu de caractère et de ton; mais ils conservent tout leur intérêt.

L'Union internationale entre les catholiques demeure une nécessité; que dis-je, elle est plus indispensable encore, aujourd'hui qu'hier.

Prenons garde, en effet, que le bouleversement qui vient de secouer le monde ouvrira, entre les peuples, une ère de rapports plus réguliers et plus étroits. Pour prévenir un renouvellement du cataclysme, on s'efforcera, partout, d'assurer plus solidement, plus cordialement, les relations entre pays divers. Beaucoup de problèmes qui, jusqu'à présent, se réglaient dans chaque nation, prendront une envergure et réclameront une solution internationale.

Or, s'il est vrai que, dans chaque Etat, lorsque sont soulevées des questions qui intéressent les catholiques, ceux-ci considèrent comme un devoir et une nécessité de s'unir entre eux, d'oublier momentanément leurs querelles et leurs divisions intestines, il n'est pas moins exact d'affirmer qu'en face des grands débats internationaux qui vont s'instituer à travers le monde et dont la plupart ont des connexités évidentes avec la religion, il sera au moins très utile et très précieux que les catholiques organisent entre eux des échanges de vue fraternels et réguliers.

Echanges de vue qui s'imposent avec d'autant plus de force, qu'un examen même superficiel distingue, au premier rang de ces sollicitudes internationales, deux importants sujets qui regardent l'Eglise et qui, même, ne peuvent être élucidés à fond sans l'Eglise.

Les violations du droit et de l'humanité qui, durant cette guerre, ont marqué une véritable régression, dans un siècle où l'on se flattait d'avoir assuré la marche triomphale et définitive du progrès, ont provoqué dans le monde un immense appel à la Justice. Les peuples aspirent à la Justice comme un asphyxié réclame de l'air. Or, ce serait une dangereuse illusion de croire que l'on pourra sans les lumières et le secours de l'Eglise définir les règles et les exigences de la justice internationale et en garantir, d'une façon efficace et durable, la domination sur le monde.

D'autre part, les déchirements qui ont éclaté entre les peuples ont tendu les âmes vers cet idéal nouveau d'ordre international, auquel on a donné le titre de "Société des Nations" et que l'Eglise, au moyen-âge, avait essayé et commencé d'établir sous le nom de "Chrétienté". Or, si la Société des Nations correspond à un désir légitime, et naturel de l'humanité, si elle offre à l'esprit une conception séduisante, il s'en faut de beaucoup, quand on étudie ses modalités pratiques, qu'elle se révèle d'une réalisation facile. Ici encore, si l'on néglige les principes et l'appui de la plus haute puissance morale et de la plus grande force d'union qui existe dans le monde, je veux dire de l'Eglise catholique, on risque de bâtir sur le sable et d'aboutir à des déconvenues et à des erreurs, qui pourraient être le prélude des pires catastrophes.

*
* *

Entre ces hautes considérations, d'ordre général et de portée lointaine, et la modeste série de ces correspondances, on trouvera peut-être qu'il existe une longue distance et une réelle disproportion. Nous ne disons pas le contraire. Nous n'avons pas la prétention de croire que c'est simplement en continuant ces articles que nous avancerons sensiblement la solution d'aussi graves problèmes.

Cependant, ces petites lettres constituent un effort qui, en suscitant d'autres initiatives, en s'unissant à d'autre travaux, peuvent certainement contribuer, pour leur humble part, à servir les grands intérêts que je viens de souligner.

Les câbles les plus puissants, quand on les décortique, se réduisent à un faisceau de fils, fragiles et ténus. Mettons que ces correspondances ne sont qu'un fil. Mais, puisque ce fil existe et qu'il tient bon déjà depuis quelques années, pourquoi le rompre?

C'est pourquoi nous continuerons d'adresser, à nos frères catholiques des autres pays, ces renseignements sur la vitalité des catholiques en France.

C'est pourquoi, aussi, nous avons voulu, à cette heure de transition entre la guerre et la paix, attirer leur attention sur le caractère et l'utilité de ces articles, sur le but élargi qu'ils peuvent et entendent poursuivre. Par ce moyen, nous espérons amener quelques-uns de nos lecteurs à coopérer avec nous, d'une manière active et pratique, à l'œuvre opportune et nécessaire de l'union plus méthodique et plus intime entre les catholiques du monde entier.

François VEUILLOT.

Pour la propagande du "Patriote"

Tous nos remerciements aux personnes suivantes qui nous ont envoyé cette semaine la somme de $5,00 pour l'abonnement de quatre de leurs amis:

M. Lafont, Pré Ste-Marie, Sask.
Eugène Delisle, Shell River, Sask.
Abbé P. L. Théberge, Sainte-Fortunat, P.Q.
P. Poissant, Sedley, Sask.
B. Rio, Duck Lake.
Yves Rohel, Tilly, Sask.
L. J. Bourassa, Souris Valley, Sask
R. P. J. M. Dréau, Falher, Alta.
Cercle de l'A.C.F.C. de Montmartre (27).
A. Nadeau, Nadeauville, Sask.
J. P. Renaud, Edmonton.
G. H. Dupuis, Hillandale, Sask.
Sylva Bourassa, Daleview, Sask.
Jean Leray, Howell, Sask.

DETACHEZ CE COUPON

LE PATRIOTE DE L'OUEST,
PRINCE-ALBERT, SASK.,

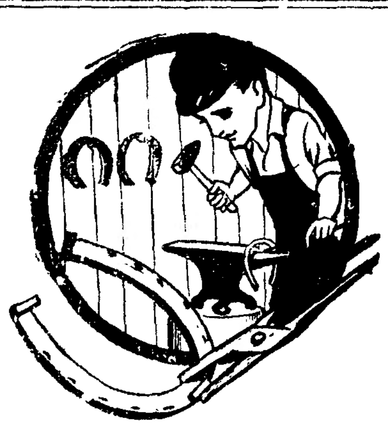
Veuillez trouver ci-inclus la somme de $5.00 en mandat poste, lettre recommandée, ou chèque payable au pair pour les quatre abonnements suivants:

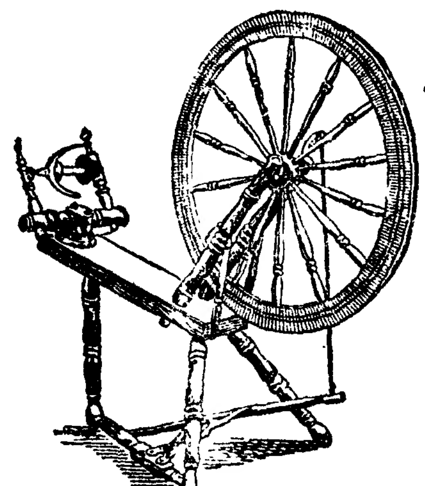
Nom	Adresse
1	....
2	....
3	....
4	....

Ce coupon me donnera droit à une année d'abonnement gratuit au "Patriote de l'Ouest."

Signature............

Adresse............





ÉVANGILE

Le deuxième dimanche après l'Epiphanie

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité à ces noces avec ses disciples. Et, le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit: Ils n'ont point de vin. Jésus lui répondit: Femme, qu'est-ce que cela fait à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servaient: Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait là, pour les purifications des Juifs, six grands vases de pierre, dont chacun tenait deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs: Remplissez ces vases d'eau: et ils les remplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta: Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel: et ils lui en portèrent. Dès que le maître d'hôtel eut goûté cette eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux, et lui dit: Tout le monde sert d'abord le meilleur vin, et quand les convives ont beaucoup bu, on en sert de moins bon; mais vous, vous avez réservez le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut le premier des miracles de Jésus; il le fit à Cana, en Galilée, et par là il fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

Sans Marie, Notre-Seigneur n'aurait pas fait ce miracle: mais sa prière était toute puissante sur le coeur de Jésus, si bien que les désirs de la Mère étaient des ordres pour le Fils.

Marie n'a rien perdu de son crédit auprès de Jésus: mettons-la donc avec nous par la prière: et alors elle priera avec nous, pour nous, et Jésus nous exaucera sûrement.

Deux portraits

Pour compléter ce portrait de la maison, il manque... oh! presque rien, presque rien et presque tout, une ombre et un pas. — Le pas de mon père, personne ne s'y est jamais trompé. Rapide, égal, sonore, il ne pouvait se confondre avec nul autre. Dès qu'on l'entendait retentir, tout changeait comme par enchantement. Tem Bossette enfonçait sa pioche avec une vigueur insoupçonnée: Mimi Pacheux, qu'on avait cessé de voir, surgissait comme un diable d'une boîte; le Pendu se mesurait avec un air important; Mariette activait son feu; nous rentrions dans le rang, et grand-père, je ne sais pourquoi, s'en allait. Y avait-il une question à trancher, un ennui à supporter, une menace à craindre? Quand on avait annoncé: il est là, c'était fini, toute inquiétude disparaissait aussitôt, chacun respirait comme après une victoire. Tem Bossette surtout avait une manière de proclamer: Il est là! qui désignait tout l'agresseur le plus terrible. Cela signifiait: Attendez donc, vous allez voir ce qui va se passer. Ce ne sera pas long! En un instant, justice sera rendue! Avertis de cette présence, nous nous sentions une force invincible. C'était une impression de sécurité, de protection: la paix armée. Et c'était aussi une impression de commandement. Chacun occupait son poste... L'ombre, c'est, derrière le volet à demi clos de sa fenêtre, celle de ma mère, qui n'a pas tout son monde rassemblé autour d'elle. Elle attend mon père, ou notre retour du collège. Quelqu'un est absent. Elle craint pour lui. Ou bien le temps est orageux: elle interroge le ciel pour savoir s'il faut allumer la chandelle bénite. Une autre paix émanait d'elle, une paix, comment dirais-je? qui s'étendait au delà des choses de la vie, qu'on recevait en soi, qui calmait les nerfs et les soucis, une paix de prière et d'amour. Cette ombre que je guettais chaque fois que je rentrais, je la guette encore, quand même je sais bien qu'elle n'est plus là, qu'elle est ailleurs, c'était l'âme de la maison qui transparaissait comme la pensée sur un visage.

Henry BORDEAUX.

(La Maison)

———o———

Le vieil Almanach

Je viens de jeter au feu, non sans chagrin, mon vieil almanach de l'an 1918. J'étais bien joyeuse l'an dernier, quand je l'accrochai près de ma cheminée. Aujourd'hui, son temps est fini, il me faut le remplacer par un neuf; son petit ruban bleu, terni par douze mois d'existence, fait tache parmi les choses nouvelles. Je le regardai avec pitié: "Mon pauvre petit, lui dis-je, il te faut disparaître. Un nouvel arrivé, tout pimpant, attend que je lui donne ta place."

Je jettai mon vieil ami sur les charbons ardents. Oh! tristesse! il se tordait, gémissait, et semblait me dire: "Que t'ai-je donc fait? Ne t'ai-je pas toujours bien servi?" Le petit ruban bleu brûle le premier; bientôt, les lignes de mon almanach s'effacent; je ne distingue plus le nom des jours, ni celui des Saints...

En regardant se consumer l'ancien almanach, je me rappelle les jours de l'année écoulée, jours assez heureux en somme, car la résignation chrétienne adoucit les inévitables épreuves. Une date, cependant, une date du mois de novembre, m'apparaît plus douloureuse... Ce jour-là, une personne tendrement aimée, fut enlevée à mon affection, fauchée par l'impitoyable grippe. Seule, je laisse couler mes pleurs et supplie le Seigneur de soulager l'âme chérie, si elle n'est pas déjà au séjour bienheureux...

* * *

Maintenant, je salue mon nouvel almanach. Oh! bel almanach, quels jours m'apportes-tu? Des jours heureux ou malheureux? Ah! si tu pouvais parler!... Mais non, tais-toi. Garde, oh! garde le silence. Ne vaut-il pas mieux remettre à Dieu de me faire connaître au fur et à mesure les événements qui réjouiront ou attristeront mon existence?

Nous remplaçons les vieux almanachs, mais, avec l'an neuf, remplaçons-nous aussi nos défauts par des qualités, nos vices par des vertus? Hélas! non.

Tout se renouvelle autour de nous: seuls, nous restons toujours les mêmes. Quand arrivera pour nous la fin de notre année terrestre, quel sera notre sort?

Réfléchissons donc, au commencement de cette nouvelle année et formons des résolutions qui la rendent meilleure que les précédentes et profitable pour l'éternité.

Madame Théodule BARIL.
Howell, Sask.

———o———

Des "Epinal" Canadiens

Que la "bambinerie" canadienne-française se réjouisse! Les images d'Epinal, ces feuilles naïvement illustrées et coloriées, qui ont fait les délices de notre jeunesse et qui ne nous arrivent plus de France, viennent de réapparaître, et combien intéressantes! Ainsi l'a voulu l'inlassable Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Dès aujourd'hui, nous pouvons dire à l'enfance de notre pays: voulez-vous des contes que vous goûterez bien, parce qu'ils sont écrits pour vous, par des conteurs charmants, illustrés par de talentueux dessinateurs, et surtout parce qu'ils vous parleront de héros et d'héroïnes qui sont tout à fait de notre histoire et dont les mânes immortelles fréquentent sans doute nos foyers? Ces contes coloriés nous entretiennent de toute la théorie des belles âmes, des surhumaines audaces, des invincibles courages qui ont ouvert ce pays à la civilisation française, à la foi catholique et qui ont déposé sur ce coin du monde la semence d'une race immortelle. Qu'on en juge par l'énumération des sujets:

LOUIS HEBERT, récit de l'abbé A. Couillard-Després, illustrations d'O.-A. Léger.
MARIE ROLLET (sa femme), récit de Mlle M.-C. Daveluy, illustrations d'A.-S. Brodeur.
GUILLAUME COUILLARD, récit de l'abbé A. Couillard-Després, ill. de Maurice Lebel.
MAISONNEUVE, récit de Victor Morin, ill. de J.-B. Lagacé.
JEANNE MANCE, récit de Mlle M.-C. Daveluy, ill. de Mlle Rita Mount.
DOLLARD DES ORMEAUX, récit de E.-Z. Massicotte, ill. de A. Bourgeois.
LES MISSIONNAIRES MARTYRS, récit de l'abbé Lionel Groulx, ill. de J.-B. Lagacé.
JEAN TALON, récit de Thomas Chapais, ill. de O.-A. Léger.
LA VERENDRYE, récit du juge Prud'homme, ill. de O. Leduc.
LE DERANGEMENT DE 1755, récit de Aégidius Fauteux, ill. de O.-A. Léger.

La publication des *Contes historiques de la Société Saint-Jean-Baptiste* est une œuvre nationale et non une entreprise de librairie. Une édition à bon marché (ils se vendent au détail deux sous la feuille) n'a été rendue possible que grâce au gracieux concours des écrivains et des illustrateurs.

Actuellement, il n'y a que deux contes de parus: ceux de Maisonneuve et de Louis Hébert. Huit autres auront paru vers la mi-janvier.

On reçoit les commandes au Secrétariat de la Société, Monument National, Montréal.



EN FAMILLE

Le bien de tous par l'effort de chacun



LE FOYER
C'est là que se rythme le cœur d'un peuple

Servir

Il me souvient qu'étant fillette et déjà grande liseuse, la biographie de Robert Louis Stevenson avait enchanté mon imagination. Je ne trouvais rien de plus beau que la vie de cet écrivain, malade, déçu dès ses premières ambitions, mais qui sut néanmoins réaliser le rêve de sa jeunesse: bâtir des phares, *en allumant au cœur de ses oeuvres la flamme d'idéal et de beauté qui fit, de chacune, un véritable foyer de lumière.*

Plus tard l'histoire m'ouvrit ces pages merveilleuses et Stevenson ne fut plus isolé sur le haut piédestal dressé par ma candeur...

Près de moi enfin, d'humbles, mais nobles vies rayonnaient. Je les observai: à mes yeux ravis, les allumeurs de phares, apparurent soudain, légion!

Ne sont-ce pas tous ceux qui aiment et se dévouent, innombrable et vaillante armée des petites âmes oublieuses d'elles-mêmes et qui chaque jour s'immolent au service du prochain?

Servir, mot sublime, dont on méconnait trop la signification très haute. C'est sortir de soi-même, se surpasser en quelque sorte. C'est l'amour en acte, la vie intensifiée et agrandie. Et c'est l'honneur suprême du chrétien depuis que "celui qui fut grand parmi nous s'est fait le serviteur de tous."

Que de joie surtout, que de bonheur projette en l'âme l'exercice de ce noble devoir. La plus misérable existence en est transfigurée, et celle qu'un obscur égoïsme étreignait soudain se dilate, s'exalte et resplendit...

Servir, c'est régner. "Si on résiste à la beauté, à la fortune, à l'esprit, au plaisir, à la science, il est inouï qu'on résiste au dévouement, à la bonté, à l'amour", disait Mgr Tissier aux dames de Chartres; et Fadette dans l'une de ses "Lettres" les plus touchantes, célèbre à son tour la divine charité et sa grâce toute puissante: "A la lueur vive que les autres ont besoin de nos forces, dit-elle, nous reprenons courage, nous voulons recommencer à vivre, à lutter, à souffrir. Nous nous relevons dans un mouvement de vaillance devant lequel les anges doivent s'incliner. N'est-il pas merveilleux que le remède à nos maux soit de soulager ceux des autres, que notre consolation soit de nous oublier pour nous pencher sur des souffrances étrangères!"

Laissons donc s'ouvrir en nos coeurs ces ineffables sources d'amour, de dévouement, d'abnégation. Nous comprendrons alors que la charité ne consiste pas tant à répandre les dons matériels qu'à envelopper d'un chaud manteau de sympathie les âmes douloureuses, à ranimer les confiances mortes, à faire rayonner autour de nous la joie.

Et ce sera notre manière, la meilleure, n'en doutons pas, de servir efficacement le prochain et de "bâtir des phares" pour les voyageurs qui descendent, à travers les brumes et les écueils, le fleuve tourmenté de la vie.

ANNETTE SAINT-AMANT

Bébé marche

Papa! Papa! Viens voir... Bébé marche... Viens! Viens!
Et, m'arrachant à mes travaux quotidiens,
Ma fille me conduit à la petite chambre.
Au fond, je me défie un peu. Depuis décembre
(Et nous sommes en mars), on affirme, on prétend
Que Bébé marche, alors qu'il tombe à chaque instant,
Et, — tel un oiselet inquiet de ses ailes —
Ne s'éloigne jamais des jupes maternelles.

J'entre donc, très sceptique... et cette fois, c'est vrai
Le petit gars s'en va d'un pas délibéré
A travers cet espace immense, sa chambrette!
Les deux bras étendus, il trotte, puis s'arrête,
Puis reprend son chemin, crâne, droit, bien d'aplomb,
Avec l'air conquérant d'un Christophe Colomb.

Hélas! Le difficile est de "virer" sur place.
Arrivé brillamment jusqu'à l'armoire à glace,
Pour retrouver nos bras tendus avec amour,
Il veut, en vrai troupier, faire un beau demi-tour;
Mais pour lui l'entreprise est encore bien folle;
Et Christophe Colomb vacille... et dégringole!

Oui certes! Bébé marche et chacun est heureux
De le voir confiant, alerte et vigoureux,
Risquer ses premiers pas en brave petit homme...
Mais je suis triste un peu, car je ne vois, en somme,
Qu'une chose, — grand'père égoïste et jaloux:—
C'est que ses premiers pas l'ont éloigné de nous!

JACQUES NORMAND.

Le Coin des Enfants

Le petit marchand de journaux

Un jour, à la gare du chemin de fer de Montréal, un riche voyageur s'entend appeler au moment de monter dans un char de première classe. Il se retourne et se trouve en face du petit marchand à qui il venait d'acheter un journal, et qui lui dit en lui présentant une pièce d'or:

—Monsieur, vous venez de me donner une pièce de 5 piastres pour un sou.

Le jeune marchand, en refusant ainsi de profiter de l'erreur de l'acheteur, ne faisait que son devoir.

—Tu pouvais garder la pièce, lui dit le riche voyageur, je n'y aurais jamais songé.

—Et moi, monsieur, répondit le té, j'y aurais songé toujours.

———o———

Nécessité du langage soigné

jeune homme avec une noble fier-

"Une bonne connaissance de votre langue parlée ou écrite est une nécessité inhérente à votre condition.

"La jeune fille qui s'exprime bien attire facilement la sympathie et la confiance. Si elle se présente pour solliciter une position, c'est par son langage qu'on jugera l'aspirante. Si elle s'exprime en phrases claires, correctes, précises, avec des mots abondants et heureux, le chef de bureau se dira: Voici une jeune fille qui a du mérite, du bon goût, de la constance, de l'effort, de l'application, car pour bien parler il faut de l'énergie et l'amour de l'étude, tandis que pour parler d'une façon médiocre, il n'y a qu'à se laisser faire. Le Bon Langage, c'est le travail incessant de l'esprit, de l'attention toujours en éveil; le pauvre langage, c'est l'engourdissement de l'esprit, de la mémoire, de la réflexion qui occasionnent tant de malheureux manques de tact." —Abbé Etienne Blanchard, p.s.s.

Mes petits amis m'écrivent...

Gravelbourg, Sask.

Chère Mademoiselle,

Il y a longtemps que je lis sur le *Patriote* les belles petites correspondances de ceux que vous appelez vos petits amis et je voudrais bien de tout coeur être du nombre. Donc, je vous écris cette lettre vous disant que je n'ai jamais oublié les belles années de classe que j'ai passées lorsque vous étiez notre chère institutrice. Comme vous étiez aimée de tous. Ce que j'ai fait depuis ce temps, je vais vous le dire. Il y a deux ans, je suis allé au Couvent de Ponteix et l'année dernière, je suis allé au petit Séminaire de St-Boniface. Cette année je vais aller à notre nouveau Collège, qui doit ouvrir aussitôt que la grippe sera disparue. J'ai bien hâte. Je me propose de travailler ardemment pour reprendre le temps perdu.

Espérant que vous serez contente d'avoir des nouvelles de votre ancien élève, je me souscris,

Votre petit ami,

Aimé LIZÉE (13 ans)

———

Mullrany, Sask.

Bien chère Demoiselle,

C'est encore votre petite amie Jeannette, qui revient aujourd'hui toute joyeuse vous donner de ses nouvelles. Elles vous feront plaisir, je n'en doute pas, car je sais que vous aimez beaucoup les petits enfants qui vont au couvent et qui apprennent notre belle religion et notre belle langue française. Lorsque je vous ai écrit, je vous disais que j'allais à la classe, à 3 milles de chez moi. C'était une maîtresse anglaise, ne parlant pas français du tout et qui ne nous parlait jamais du bon Dieu. Mais aujourd'hui, quel bonheur! mes parents ont trouvé le moyen de nous placer au couvent, mon petit frère Rolland qui a 9 ans et moi.

Donc, nous entrons au couvent après les vacances de Noël, et ma petite sœur Rachel qui a 7 ans entrera à Pâques pour faire sa première communion. Que je suis contente. Il y a trois ans que nous n'avons pas été à une école française, depuis que nous avons quittés la belle Province de Québec. Inutile de vous dire que je vais faire de mon mieux pour reprendre le temps perdu. Je serais si contente de vous écrire de jolies petites lettres comme celles de vos petites amies, et de gagner un prix comme Mlle Yvonne, mais je ne suis pas forte en composition, car lorsque j'ai cessé d'aller à l'école française, j'avais 10 ans. Ce qui me coûte en ce moment, c'est de quitter mes bons parents, et ma bonne petite sœur Reine, et ma belle poupée que j'appelle Annette, votre beau nom, chère Demoiselle. Mais je ne crois pas m'ennuyer, car mes parents me promettent de venir me voir souvent, et aussi j'ai plusieurs petites amies au couvent et elles m'ont dit que les Sœurs étaient bien bonnes pour elles.

N'est-ce pas que ma lettre est assez longue? Il ne faut pas que je vous ennuie trop si je veux que vous me permettiez de vous écrire rendue au couvent.

Donc, au revoir, Chère Demoiselle, de votre petite amie qui ne vous oublie pas et qui aime bien à lire la page "En Famille".

Jeannette RACICOT (13 ans).

———

Duck-Lake, Sask.

Chère et bonne Amie,

Il m'est doux de vous donner ce nom: vous êtes comme le bon pasteur pour les petits. Je ne vous oublie pas et vais tâcher de vous faire plaisir.

Comme je fréquentais une école où l'on n'apprenait pas le français et que ma sœur avec sa petite famille est auprès de maman, qui ne sera pas seule, je vais aller à l'école des religieuses de la Présentation. Cependant, cela me coûte de laisser la maison, maman, ma sœur, mon beau-frère qui tous sont si bons pour moi, mais surtout mes deux petits neveux avec qui je m'amuse et que j'aime. Mais je veux m'instruire dans les deux langues, surtout dans le français qui est ma langue et puis je veux aussi que mes deux frères qui sont partis à la guerre en France soient contents de moi. Car ils l'aiment notre belle France, puisqu'ils sont partis pour la défendre. Le bon Dieu nous les a conservés et nous espérons les revoir bientôt. Mademoiselle, je serais bien heureux de vous connaître mieux que par écrit.

De votre petit ami, recevez les bonnes amitiés.

Victor Lecoq (breton, 11 ans)

———

Willow Bunch, Sask.

Chère Demoiselle,

Je me suis mis à l'œuvre pour vous écrire une seconde fois, qui vous fera, j'espère, aussi plaisir que la première. Je puis vous dire aussi que je suis heureux de prendre part au "Coin des enfants".

C'est avec joie que nous avons appris que la guerre qui ensanglantait l'Europe est enfin terminée. Le premier dimanche de décembre, nous avons eu une messe d'action de grâces suivie d'un *Te Deum* pour remercier Dieu de cette grande victoire. Bien des mères vont être heureuses de revoir leurs fils, et moi je serai si heureux de revoir deux de mes frères qui sont au front, l'un depuis le mois d'août 1914, et l'autre depuis l'hiver dernier. Ils ont tous les deux été blessés, mais j'espère bien qu'après tout ils reviendront au Canada.

Nous sommes tous en bonne santé. Voici la belle fête de Noël. Elle est belle surtout pour les petits enfants, car il se passe bien des choses dans cette nuit de Noël. Ils se couchent de bonne heure, ce soir-là, avec la certitude que Jésus va descendre dans leur chambre leur apportant de nouveaux jouets. La journée se passe ensuite si gaiement que bien souvent le lendemain, tout est cassé.

Au revoir, chère Demoiselle.
De votre ami,

Robert ST HILAIRE (14 ans).

———

Hoey, Sask.

Chère Mademoiselle,

Je vous écris pour la première fois. J'allais au couvent de Howell. Mais il est fermé à cause de la maladie. L'école va ouvrir le 20 janvier. Notre bonne institutrice est morte de la grippe. Je suis dans le 5ème grade pour l'anglais, et dans le cours moyen pour le français.

J'apprends la musique maintenant. Mon frère va au collège de St-Boniface. Il apprend la musique aussi. Mon père tient magasin à Hoey. J'ai 11 ans et mon frère a 12 ans. J'ai encore une grande sœur.

Nous sommes tous en bonne santé à la maison. J'aime bien à rester avec mes parents, mais j'ai bien hâte de retourner au couvent pour m'instruire.

De votre petite amie,

Carmen ROBERGE (11 ans)

———

Batoche, Sask.

Chère Demoiselle,

J'ai vu sur le *Patriote* que les enfants vous écrivaient et je me suis décidée à vous écrire une petite lettre moi aussi.

Mes parents demeurent sur la réserve de One Arrow à douze milles de Duck Lake. Les sauvages ont été malades de la grippe, mais nous, la famille, on ne l'a pas eue encore. Je vais à l'école de Duck Lake depuis 3 ans. J'apprends le français et l'anglais. Je suis dans le 5ème grade. Je suis ici chez mes parents depuis le commencement de cette méchante maladie. Je vais retourner seulement après les fêtes du Jour de l'an.

J'ose me souscrire une de vos petites amies.

Auxile LEPINE (10 ans)

———

Howell, Sask.

Bonne Demoiselle,

Bonne et heureuse Année! Je me dépêche à vous écrire tandis que vous vous appelez Mademoiselle, parce que quand vous vous appellerez Madame, ce sera trop coûteux de vous écrire.

Je ne suis pas capable de vous écrire une belle lettre, car je ne suis que dans le grade deux pour le français et l'anglais. Mais je voulais vous écrire quand même. Je suis en vacances. L'école va commencer le 2 janvier. J'ai bien hâte, parce que j'aime les Sœurs. Toute ma famille a eu la grippe, personne n'est mort, mais une de nos grandes amies est morte. Cela nous a fait beaucoup de peine, car nous l'aimions bien.

Je vous souhaite un grand bonheur.
Votre amie,

Flore BARIL.

———

Titanic, Sask. le 29 décembre 1918.

Chère Madame,

Je veux être une des premières à vous appeler de ce nom nouveau et à venir vous faire mes vœux et souhaits du nouvel an. Je viens donc vous dire, chère Madame: Bonne et heureuse année, que le bon Jésus vous accorde une vie heureuse et qu'Il vous conserve très longtemps à l'affection de vos petits amis. C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

Maintenant, chère Madame, il faut que je vous dise que j'ai eu bien du chagrin quand j'ai vu votre mariage annoncé dans le journal. J'ai cru que nous allions perdre notre grande amie, mais maman m'a consolée en me disant que vous vous occuperiez bien encore de vos petits amis. C'est pourquoi j'ai bien hâte de voir arriver le prochain *Patriote* pour savoir ce que vous allez dire. Je vais vous dire, chère Madame, que depuis plus de deux mois, nous n'allons plus à l'école, ma petite sœur Marie et moi. D'abord, la vieille école a été fermée à cause de la grippe, et maintenant la nouvelle école se trouve à plus de 5 milles de chez nous. Comme c'est beaucoup trop loin, je vais retourner au couvent avec ma petite sœur. Je pense que cette fois je ne m'ennuierai pas du tout parce que j'aurai ma petite sœur avec moi. J'ai bien pleuré la première année que j'étais au couvent, mais c'est parce que j'étais petite et que c'était la première fois que je laissais la maison. Si je n'avais jamais pensé à papa et à maman je n'aurais pas pleuré, mais c'est quand j'y pensais que je ne pouvais plus me retenir. C'est au couvent que j'ai fait ma première communion, il y aura 2 ans au mois de juin. J'ai oublié de vous dire que je fais des devoirs français à la maison et que je repasse mes livres anglais en attendant d'aller au couvent. Je lave aussi tous les jours la vaisselle avec Marie depuis que ma marraine est mariée. C'est jeudi dernier, le 26, qu'elle s'est mariée avec un Français. Elle restait avec nous depuis la mort de mon grand-père, il y a sept ans.

Maintenant qu'elle est partie, nous allons être obligées de laver la vaisselle tous les jours pour enlever de l'ouvrage à maman et à notre bonne grand'mère qui reste encore avec nous.

Cette fois ma lettre sera peut-être bien trop longue, aussi je vais vite terminer en vous priant d'accepter, chère Madame,

Un affectueux bonjour de votre petite amie.

Gabrielle MANDIN

———

M. Aimé sait déjà combien sa lettre m'a fait plaisir. Je me réjouis particulièrement qu'il ait si bien gardé le goût de l'étude... et un peu aussi le souvenir de sa première institutrice. Je n'ai pas oublié, non plus, aucun de mes anciens petits élèves.

Des bonnes nouvelles! Des bonnes nouvelles! L'année commence bien. Jeannette, Victor, Gabrielle iront au couvent. Ils apprendront bien le français. Quelles gentilles lettres je vais recevoir en 1919! Et avec quel intérêt je vais suivre les progrès de ces chers petits amis! Félicitations et bons voeux à chacun.

Mlles Auxile et Carmen sont les bienvenues. Elles n'en resteront pas, j'espère à une première lettre mais nous reviendront bientôt, de bonne humeur comme M. Robert et, comme lui, pour une plus longue visite.

Mais non, petite amie Flore! Pourquoi en coûterait-il davantage de dire Madame au lieu de Mademoiselle? Voyez comme Gabrielle a trouvé goût, bien au contraire, à la nouvelle appellation! Et puis, qu'importe ce mot-ci ou celui-là. Le coeur de la grande amie reste le même pour chérir de plus en plus ses jeunes correspondants, pour les encourager dans leurs études et leurs efforts vers le bien et applaudir à leurs succès.

Merci aux chers petits amis qui ont bien voulu m'offrir leurs bons voeux et particulièrement à ceux de Marcelin dont la délicatesse et la générosité m'ont profondément touchée.

Merci aussi pour les photographies que quelques-uns m'ont envoyées récemment. C'est gentil cela!

La Directrice.

Toutes les correspondances concernant cette page doivent être adressées à
Annette Saint-Amant
Le Patriote de l'Ouest,
Prince-Albert, Sask.

L'Hirondelle de Ponteix

[illegible] A. LIBOIRON, PONTEIX, Sask. 2ème Année.
PONTEIX, SASK., MERCREDI 15 JANVIER 1919. No. 2 et 3

[illegible]TES DU JOUR

[illegible] Justinien.—Confesseur [illegible] Patriarche de Venise. [illegible] admirable: il donna [illegible] tout ce qu'il possédait [illegible] du monde pour entrer [illegible] monastère où il mourut en [illegible]

[illegible] —Patronne de la ville de [illegible]. Petite nièce de Pépin [illegible] et sœur de Saint Emébert, [illegible] de Cambrai; fut élevée dans [illegible] Sainte Gertrude, sa parente [illegible] sa marraine. Elle se consacra [illegible] le monastère de Ni[illegible] mourut le 8 janvier 712.

[illegible] 29, le Rév. Père Morice [illegible] première messe et prêchait [illegible] en anglais, les gens [illegible] ayant été spécialement [illegible] cette circonstance.

[illegible] la grand'Messe, qu'il avait [illegible] sur l'orgue, il bénissait [illegible] la statue de St Christophe [illegible] la veille et exposée [illegible]. Cette statue a 4 pieds [illegible] le monde en a été fait [illegible] exprès pour nous, attendu qu'il n'en existait qu'une de 25 pouces, par conséquent trop petite.

Parfaitement réussie et très bien décorée, elle a satisfait tous les fidèles et en particulier les donateurs qui sont les propriétaires d'automobiles, car on sait que St Christophe est invoqué comme protecteur des voyageurs et des automobilistes. Nous en donnerons la légende. Cette statue sera certainement pour ceux qui la verront une forte recommandation en faveur de la Maison Carli de Montréal.

Le soir, à 8 heures, une assemblée d'environ 200 personnes se réunissait, pour la Conférence, dans le soubassement de l'église, malgré la tempête violente qui sévissait avec tourbillons de neige, pour la première fois de l'hiver. Vu la réputation de l'éminent missionnaire historien, on s'attendait bien à des récits captivants: l'attente a été surpassée. Le temps avait empêché de transporter dans la salle, le piano gracieusement offert par M. A. Liboiron, mais il restait les chansons et le sens élémentaire des convenances pour répondre à la demande qui en serait faite en l'honneur du Rév. Père Morice. C'est M. Bleau, notre habile photographe, dont les morceaux sont toujours appréciés, qui a bien voulu, au premier appel, venir distraire l'assemblée par des chansonnettes comiques fort bien données. Quant au conférencier il a réellement captivé son auditoire, l'entrainant, haletant, à travers les abîmes des Rocheuses, dans un voyage des plus émouvants, où il apprenait en même temps les coutumes, même le chant des vrais sauvages qui n'avaient jamais vu de blancs. Très intéressante aussi, l'exhibition des instruments de silex dont usaient ces sauvages qui ne connaissaient pas le fer: haches, flèches, couteaux, forets et même, chose probablement dans les seules mains du R. P. Morice, une aiguille de pierre. La meilleure preuve du succès de la conférence, c'est que le dévoué conférencier a pu parler 2 heures et demie dans le plus parfait silence, dévoré par tous ses auditeurs (au figuré, bien entendu). On espère qu'il reviendra en été pour ceux du moins que la tempête a empêchés de profiter de l'aubaine.

NOTES HISTORIQUES (Suite 14)

Avec cela, j'étais parfaitement convaincu que la paroisse pouvait très bien se passer de moi. Un prêtre modeste, généreux et pratique allait venir me remplacer, comme il était convenu avec Sa Grandeur, et bien vite attacher les cœurs. C'était M. l'abbé Magnan, aujourd'hui curé de Fernand, ayant eu pour successeur, M. l'abbé Maillard, prêtre aussi bon que distingué. Le progrès matériel de la place allait être poussé avec cette intelligente activité, que rien n'arrête, qui se joue des obstacles et que tous reconnaissent en M. l'abbé Gravel, lequel était alors en train de jeter les fondements de sa future ville de Gravelbourg.

Donc, ayant cédé gratuitement, comme cela devait se faire, à un aimable jeune homme, M. Nobert, la terre que j'avais marquée sur la Section 14-10-5, me voilà de nouveau par les prairies à la recherche d'un site pour N. D. d'Auvergne.

...La tâche n'était pas facile. Mgr Langevin avait été si bon pour moi que je voulais tenter l'impossible pour lui faire plaisir. Et il m'avait dit à Moose-Jaw: "Puisque vous êtes décidé à quitter Gravelbourg et à chercher encore, tâchez donc de me trouver pour Notre-Dame d'Auvergne une colline dominant un cours d'eau et un projet de chemin de fer... à quoi il fallait nécessairement ajouter: avec aux alentours de bonnes terres pour les colons." Plusieurs voyages étaient nécessaires le long de nos petites rivières, pour atteindre ce but. Je me procurai deux bons chevaux, un démocrate solide, une tente, les ustensiles indispensables, et, accompagné de mes braves jeunes gens, Brousse, Guièze, les jeunes de Conësboue, etc. sans oublier le fusil, j'entrepris successivement cette série d'excursions d'études topographiques.

Personne n'habitait ces prairies immenses où l'on restait facilement quinze jours sans rencontrer âme qui vive, pas même un cowboy, bien qu'il y eût partout, avec les loups et les antilopes, des bandes nombreuses d'animaux. Pas d'indications! de temps à autre dans l'herbe quelques soupçons des vieilles routes indiennes; tous les six milles, un piquet de fer: il aurait fallu être bien chanceux pour tomber dessus. On se dirigeait au moyen de la boussole et d'une carte où les petits creeks étaient indiqués avec beaucoup d'erreurs que nous arrivions pourtant à rectifier.

Le soir, on cherchait de l'eau, on dressait la tente, on allumait du feu avec des brindilles de bois qu'on avait emportées, et du charbon de prairie: tout le monde sait dans l'Ouest ce qu'on appelle ainsi, je me dispenserai de l'expliquer, il suffira qu'on sache que c'est un produit des bêtes à cornes. Puis, tandis que l'un préparait le thé, l'autre cuisait le résultat de la chasse, quelques fois de la pêche.

Alors c'était la veillée durant laquelle, si l'on avait oublié la chandelle, on en faisait avec les lacets de les souliers qu'on enduisait de graisse. C'était le moment des histoires, et lorsqu'on était accompagné de quelques Métis intelligents, comme cela nous arriva dans une excursion aux Cypres Hills, on apprenait les vieilles légendes du pays. J'en ai cité quelques-unes dans la petite brochure que je publiais en 1907 pour annoncer ma nouvelle paroisse, tout en faisant une bonne réclame pour Gravelbourg. C'était, par exemple, ces tonneaux de wisky, conduits de Winnipeg à East end par les employés de la Hudson Bay Co., défoncés par ceux qui venaient les attendre pour fêter la rencontre après des mois de séparation, et roulaient avec eux dans le ruisseau appelé pour cela: Wisky Creek: c'était la vieille sibylle des Sauvages qui, du fond de son tombeau, pronostiquait encore à sa tribu les échecs et les succès en confiant des sanglots ou des chants à la brise du Lac La Vieille, que les Anglais à l'esprit poétique ont trouvé plus beau d'appeler: Lac Jonston. (il est bien étonnant qu'il n'aient pas changé le nom de notre rivière qui s'appelle encore la rivière La Vieille ou Notykew Creek, parce qu'elle alimente ce lac); c'était ce jeune guerrier faisant à ses dieux, la veille d'une bataille, le sacrifice de ses palmes, c'est-à-dire des plumes de kilio dont il avait été décoré pour chevaux enlevés à l'ennemi ou chevelures scalpées, sacrifice accepté par un coup de vent qui emportait les plumes dans un lac baptisé en souvenir: Lac Laplume, aujourd'hui Lac Pelletier, du nom d'un vieux pêcheur métis que les arpenteurs, hommes de grande imagination, avaient rencontré là: et la butte des Cris, et celle du cheval caille, etc... tout cela était bien intéressant.

Enfin il était temps de se reposer. On étendait quelques couvertures sur le sol, heureux quand il n'était pas détrempé; on prenait ses chaussures pour oreiller, on se couvrait de ses capots et l'on dormait comme des bienheureux. Au matin, on se mettait en route avec le soleil et bientôt l'on ne sentait plus du tout les courbatures cueillies durant la nuit.

Qu'on me permette d'intercaler ici une petite réflexion personnelle. Si je publie tous ces détails, c'est parce qu'ils composent l'histoire que je dois raconter à la demande de mes paroissiens, parce qu'ils peuvent donner une idée des obstacles qu'ont dû surmonter des fondations plus difficiles, mais pas le moins du monde pour mendier une admiration dont je me moque absolument: contrairement à ce que pourraient s'imaginer ceux qui en sont friands, pas plus que pour m'attribuer la gloire des faits dans la chaîne desquels je me trouvais tout simplement engagé, gloire puérile dont je ne puis pourtant affubler aucun autre, si je veux rester dans le vrai. Quant au mérite proprement dit, j'avoue que je ne m'en reconnais pas et je le prouve moi-même. En effet, si j'ai pu subvenir aux frais d'explorations et de résidence, c'est que j'avais en main les 4 ou 5000 dollars qui étaient nécessaires; un autre les eût mieux fait profiter sans doute. J'avais de plus des compagnons d'un dévouement à toute épreuve. Double avantage qui aurait, je le sais, décidé d'autres prêtres à s'exiler comme moi dans les prairies sans peine. Je connais d'ailleurs des confrères qui, sans avoir eu les mêmes chances, à l'époque aussi où nos colons débutaient, pauvres, obligés d'emprunter pour établir leurs fermes, incapables par conséquent d'aider au prêtre, ont réussi à organiser des paroisses et des missions au prix de fatigues et de privations sans nombre. Je pourrais nommer, si je ne craignais de le blesser, mon excellent ami et voisin de Meyronne. Je pourrais rappeler l'intrépide M. Passaplan, dans sa grotte du Lac Pelletier ou sous sa tente de Val Marie, etc.

Quant aux voyages, je puis dire que je les aimais naturellement, que je m'y plaisais, que ma santé s'y améliorait et qu'enfin je trouvais toujours un certain charme aux anicroches qui survenaient de temps en temps.

Vous allez voir que vous en eussiez fait autant. Ainsi, il nous arrivait, après 40 ou 50 milles, d'être bloqués par des feux de prairie, terribles à cette époque où l'herbe était haute, et de passer la nuit à tour de rôle en sentinelle hors de la tente, pour surveiller le feu et en cas de besoin déménager assez tôt. Notre compatriote P. Briand, qui était une fois de la partie pourrait vous en parler sciemment. Il nous arrivait encore, quand la chaleur du soir avait été tropicale et conséquemment les caresses des maringouins trop piquantes, de ne plus trouver nos chevaux au moment de partir et de les chercher des heures entières à travers les buttes, bien satisfaits quand il n'était pas besoin de se résigner à aller en acheter d'autres dans quelque ranch pour continuer la route, comme je le vis plus tard sur le chemin du Montana, en compagnie du Dr Lupien et d'A. Laplante.

N'était-ce pas intéressant aussi, lorsqu'il fallait passer des journées sans boire (la vraie prohibition alors!) et lorsque, après une pareille journée, on brisait bêtement sur les roues, en la descendant de voiture, une bouteille de lait donnée par un aimable rancher et conservée précieusement pour le thé dans l'espoir de rencontrer de l'eau, qu'alors, ouvrant le bec il fallait se coucher le gosier sec, puis qu'au lever, nous cherchions nos chevaux et les trouvions, ô dérision, à un demi mille seulement, en train de se désaltérer, plus fins que nous, dans un beau lac d'eau claire et saluant notre arrivée d'un hennissement moqueur!

A cela faut-il ajouter que si nous avons enduré la soif, nous avons aussi connu la faim? Mais voilà, pour raconter la chose j'ai peur de scandaliser, car il me faudra avouer que nous en sommes venus à voler, que nous l'avons fait sans scrupule et, qui pis est, que nous n'en avons jamais eu de repentance. C'est très grave, comme vous le voyez, mais peut-être trouverez-vous des circonstances atténuantes. Allons-y donc, puis nous rentrerons au bercail.

Nous étions partis, par la lac Laplume, vers la coulée de roches où deux Métis, Moïse Adam et Léon Larocque, devaient nous montrer une mine de charbon qu'ils ne retrouvèrent pas. En leur compagnie nous avions fait bombance et nous allions le payer plus tard. Ainsi une heure seulement après avoir dîné sur le bord du Swift-Current, Moïse descendait de voiture, fusil en main, et, rampant, disparaissait derrière un talus où nous n'aurions jamais deviné une nappe d'eau, s'en revenait avec une brassée de canards. Là il ne fallait pas songer à continuer la route, mais arrêter et apprendre à plumer, ouvrir, rôtir à la broche et manger du canard comme si l'on était à jeun, tout cela en moins d'une demi-heure. Moïse me l'avait bien dit: "Oh! ne crains rien, père, ce sera vite fait!" Je pourrais ajouter que du canard il ne laissait rien perdre, mais ce serait un détail inutile. A chacun son goût. Nous ne risquions donc pas d'avoir faim tant que nous étions avec nos braves Métis. Seulement quand nous les eûmes quittés pour revenir par un autre chemin, ce fut le revers de la médaille! Plus de gibier, plus de provisions, plus rien à se mettre sous la dent, si ce n'est quelques baies de rosiers sauvages. Dans l'après-midi d'une semblable journée de misère, nous aperçumes au loin une cabane qui dans le mirage nous paraissait une grosse maison. Bon! nous allons trouver des vivres. Nous pressons nos chevaux et y parvenons avant la nuit.. Hélas! ce n'est qu'un shak sans fenêtres, abritant des sacs de soufre et de chaux. Les ranchers s'en servaient à certaines époques pour préparer des bains à leurs animaux dans des bassins de ciment. Cela se trouvait tout près de la ferme actuelle de P. Dutrisac. Nous étions bien déçus. Cependant il nous fallait camper, nous le fimes, je crois, sans trop de gaieté. Pour souper, nous partageâmes, B. Guièze, A. de Conësboue et moi, environ 5 ou 6 onces de galette desséchée, que nous trouvâmes au fond de nos caisses, et je dois dire ici, à la louange de ces bon cœurs de jeunes gens, que j'eus de la peine à leur faire accepter leur part: "Gardez tout, Mr le Curé, insistaient-ils, nous n'avons pas faim du tout", tandis que pour démentir ce pieux mensonge, je voyais de grosses larmes rouler sur les joues d'André. Après ce repas, plus que frugal, je m'assis sur le bord de la rivière et je méditais sur les desseins de la divine Providence et aussi ses secours imprévus lorsqu'un cri joyeux me fit tourner la tête. Mes deux compagnons qui, pour calmer leurs estomacs, étaient allés visiter de nouveau les bassins et le hangar revenaient l'air tout heureux, portant un sac qu'ils avaient trouvé, et, dans ce sac des galettes aux raisins, toutes fraîches comme si elles sortaient du four. Qu'auriez-vous fait?... Qu'avons-nous fait?... Eh bien nous en avons mangé à notre appétit; il nous en restait pour terminer le voyage. Et voilà le vol dont nous nous sommes rendus coupables. Nous pensions que ces galettes avaient été abandonnées par des cowboys rentrant à leur ranch après avoir visité leurs bêtes. Nous n'aperçûmes d'ailleurs personne, ni le soir ni le lendemain. "Les souris les gaspilleraient, nous disions-nous, ce serait dommage, elles vont nous faire tant de bien. Profitons-en." Ces réflexions, avec la faim comme conseillère, nous fournissaient une excuse. J'aime à croire que mes lecteurs l'accepteront et nous donneront l'absolution.

(A suivre)

Divers.—Mlle Yvonne Perron, institutrice, est allée passer ses vacances à Moose Jaw. Sa sœur Bernadette, qui a passé l'été avec Mme Lacoursière, est partie la semaine dernière pour Montréal, enchantée de son séjour à Ponteix, qu'elle se plaisait à appeler "le petit Québec" et se promettant bien d'y revenir au printemps prochain.

Saint-Paul, Ermite.—Fut le premier ermite de la Thébaïde. Vécu 91 ans dans le désert, à l'ombre d'un palmier qui lui fournissait de quoi se vêtir. Un corbeau lui portait chaque jour un pain, et en porta deux lors d'une visite que lui fit un autre saint ermite. Il mourut à l'âge de 113 ans, en 342; un lion creusa la fosse ou St-Antoine l'ensevelit. Il avait passé dans l'oraison et la prière presque toutes les heures de sa vie.

Sainte Tarcisse.—Une des plus pures gloires françaises, naquit à Metz en 524, de la race royale de Clovis. Ornée des dons les plus enviés de la beauté, du cœur et de l'esprit, elle foula aux pieds toutes les délices de la cour pour l'amour du divin Crucifié et vint se retirer dans une caverne des montagnes de l'Aveyron, à Rodelle. Elle souffrait de la nostalgie du ciel: le 15 janvier, jour de sa fête, après avoir passé environ 12 ans dans sa grotte, le faible lien qui la retenait encore ici-bas se rompit et elle alla continuer au ciel l'oraison commencée sur la terre. Deux grands pèlerinages ont lieu chaque année à la grotte de Ste Tarcisse, à Rodelle, où on l'invoque surtout pour la guérison des yeux.

Rév. Père Kugener.—Voici quelques mots que M. E. Foret, maire de Ponteix, vient de recevoir de son ami l'ancien curé de Dollard et que nous sommes heureux de pouvoir reproduire:

"Fini, le cauchemar! J'espère vous revenir au printemps. Prévenez-en les amis. Après 52 mois de misère et de privations au milieu des Boches, j'ai, grâce à Dieu retrouvé ma famille en bonne santé. Il y avait juste 8 ans que je les avais vus. La classe 93 va sans doute être démobilisée en janvier et après quelques visites et pèlerinages aux champs de bataille, je reprends le chemin de l'Ouest. Bonne et heureuse Année à tous. A bientôt et cordialement Vôtre H. Kugener.

Divers.—Le Rév. Jacob Wilhelm vient de faire une tournée de mission. Il a baptisé le 27 à Frenchville: Joseph-Nël-Andreas Goddu; le 29, à Val Marie: Innocentia Germana Roy; et le 5 janvier, chez des Polonais: Stéfania Kasperski.

—Le Rév. Père Morice nous adressait le premier janvier un magnifique sermon, éloquent et pratique en nous souhaitant une bonne et sainte année. Le même jour avait lieu l'enterrement d'Adiana Dery, épouse d'Ernest Jacob, décédée la veille à Admiral. Le lendemain, un appel télégraphique arrivait de la même localité, qui est la quatrième station à l'ouest de Ponteix, et M. le Curé s'y rendait pour plusieurs personnes dangereusement malades de la grippe. L'épidémie y est en effet revenue et a fait encore transformer l'hôtel en hôpital. Le vendredi matin, la messe était célébrée auprès de deux malades, chez M. Tourville, avec M. Ruet pour chantre, qui s'en est très bien tiré sans livre. En l'absence de M. le Curé les exercices du premier vendredi ont été présidés par le Rév. Père Morice, qui nous a quittés le samedi, entouré à la gare de nombreux amis reconnaissants des secours de son ministère et de ses charmants récits.

—M. Modolo, en visite chez son ami Legros, y a été frappé d'une attaque de paralysie. Il a été conduit à l'hôpital pour un traitement électrique.

—Mme H. Douville a été victime de quatre accidents consécutifs, dimanche: le premier en revenant de la messe, les autres chez ses neveux, chutes de voiture, d'une galerie et dans un escalier de cave. Enfin la voiture a versé au retour et Mme Douville s'est démis un bras, heureuse encore dans ses malheurs d'en être quitte pour des contusions, alors qu'elle aurait pu se briser les membres.

—Beaucoup de monde à la messe et au salut de l'Epiphanie, le temps de dégel est si doux que les gens peuvent voyager tout comme en été: témoins, M. Reegle, qui nous est arrivé le 7 en auto, du sud de Coriander, c'est-à-dire de plus de 40 milles, et M. Louis Briand qui, de Val Marie, a conduit ses enfants au couvent.

—Notre maire, M. Foret est revenu de Régina où il a passé les fêtes en famille et où il s'est occupé comme toujours avec succès des affaires de son village.

—Nous apprenons avec plaisir le retour en bonne santé de M. Jean aux bureaux de la Cie de Colonisation et nous le remercions, comme tous ceux qui nous ont écrit au même sujet, de ses compliments et souhaits de longue vie à l'*Hirondelle*, dont il fut l'un des plus zélés promoteurs.

Télégramme: Denis Côté, de Frenchville, est mort le 8 à Admiral muni des sacrements de l'Eglise.

BONS MOTS

Pour leurs étrennes je vais leur donner un service à thé de 6 couverts.

—Et moi un beau sucrier pour 12 convives.

—Eh bien moi, che vais leur envoyer une cholie bince à sucre pour 24 personnes!

—Comme tu es généreux! tu leur donnes mille piastres?

—Hein, n'est-ce pas?.. Seulement écoute, je leur en ai volé deux mille auparavant, sans qu'ils s'en doutent...

PERDUE

Une vache rouge âgée de 10 ans, le bout des cornes scié, tâches blanches au front et flanc droit, perdue depuis le 1er nov. dernier. Récompense de $10.00 à celui qui nous la retrouvera. Mme Jos. LIBOIRON, Ponteix, Sask.

Feuilleton du Patriote

La Grande Amie

PAR PIERRE L'ERMITE

N° 3 — Ouvrage couronné par l'Académie Française

(Suite)

[illegible] au milieu de la déroute, [illegible] de la Ferlandière lutte et [illegible] sa belle et tranquille figure [illegible] l'épilepsie de l'opposition, [illegible] Soupot, sentant [illegible] décisive est venue, [illegible] du moment et de la voix et [illegible] geste.

— Si nous ne votons pas pour [illegible] usines, la population va nous [illegible] clame le cafetier.

— [illegible] je le nie, répond la [illegible] de Jacques. Je suis [illegible]!.. mon père et tous [illegible] en sont!.. Vous, Monsieur Soupot, vous êtes un nou[illegible]!.. un étranger!..

— [illegible]... j'entends par[illegible] mon café...!

— Vous entendez surtout depuis [illegible] les camelots que vous [illegible] pour travailler l'o[illegible]

— Vous pouvez en faire autant!

— Je n'y ai pas le même intérêt... et puis... Jacques eut un [illegible] de dégoût... il y a des besognes qui me répugnent.

— Alors laissez-nous faire!....

[illegible]!...

— [illegible] jamais! je défendrai [illegible] terre pied à pied contre vous [illegible] après Dieu, elle est la grande amie! cette chose faite de poussière, du souvenir et des travaux de nos ancêtres, qu'on ne [illegible] pas arracher, emporter avec [illegible] comme vous emportez vos [illegible] votre comptoir!!.

— Peuh! du sentiment, tout [illegible]la..

[illegible] lèvre de Soupot s'a[illegible] un geste d'énorme dé[illegible]

— [illegible] mais c'est de [illegible] sentiment-là que la patrie est [illegible]"..

— La patrie! Vous êtes vieux [illegible] Monsieur de la Ferlandière!..

— [illegible] si le Conseil se [illegible] il livre le pays [illegible] étrangers... si, pos[illegible] la tranquillité, l'aisance et [illegible] il sacrifie tout cela [illegible] hasardeux, à une [illegible] le progrès et la science [illegible] de tous les côtés banqueroute [illegible] humain...

[illegible] négociant retiré inter[illegible] inquiet... "Mais, [illegible] il y a usine et [illegible] fabrique n'est pas tou[illegible] foyer de perdition!.. il [illegible] usines... Voyons, [illegible]

[illegible] un moment d'hési[illegible] en scrupuleux, [illegible] de sa pensée: [illegible] de bonnes usines, et [illegible] car, à notre [illegible] est devenue, pour [illegible] pays, une absolue nécessi[illegible]

[illegible] alors?.. mugit [illegible]

[illegible] de bonnes usines, [illegible] l'ouvrier per[illegible] des camarades a [illegible] le respect humain [illegible] Ce sont les défauts [illegible] qui parlent, qui [illegible] les uns [illegible] des autres.

[illegible] de nous... à [illegible] Bois-Roux.. insiste le né[illegible]

[illegible] différent... Vous avez [illegible] qui s'occu[illegible] leurs hommes, qui veulent [illegible] dussent-ils être [illegible] cela... Ah! si les ate[illegible] qu'on propose ici devaient [illegible] cette direction...

[illegible] Val d'Api devait devenir [illegible] Val des Bois... j'aurais un ser[illegible] de cœur, oui, je l'avoue, à [illegible] de voir transformer com[illegible] le cadre dans lequel se [illegible] la vie de nos enfants; [illegible] me dira: "...Après tout, [illegible] la terre, pourvu que les [illegible]!"..

Il parle comme un jésuite, [illegible] le cafetier, et puis, c'est [illegible] cela.. l'heure de l'absinthe [illegible]... il faut se décider! La ques[illegible] est de savoir si, oui ou non, le [illegible] est condamné à la moisissure [illegible]?

[illegible] Vous posez mal la [illegible], reprend Jacques tout [illegible] au milieu de la salle... la [illegible] personne n'en veut!.. [illegible] moins que personne!.. Si vous [illegible] à la Ferlandière, vous y [illegible] des instruments de labour [illegible] sont le dernier mot du pro[illegible] actuel... Donc, je répète, la [illegible] personne n'en veut!.. [illegible] la pourriture socialiste anarchiste... qui en est le partisan..? C'est la fleur de demain, celle qui pousse sur la terre noire de vos usines!... Allons!.. levez-vous!.. et que le pays sache bien vos noms!..

—Mais je vous ai déjà dit, insiste le petit négociant qui tient absolument à son idée, et vous l'avez reconnu vous-même, qu'il y a d'excellentes usines...

—C'est possible! mais j'ajoute: celles que vous établirez ici auront une direction juive.. vous le savez bien tous!.. le travail y sera un marchandage; l'ouvrier, une unité quelconque perdue dans l'anonymat de la masse!..

Et comme quelques murmures, presque des grognements s'élèvent un peu de partout:

—...Oui, continue le jeune fermier, je la vois, votre ville de demain, avec ses hommes n'espérant plus rien d'*eux-mêmes* et *par* eux-mêmes... dont toute l'ambition sera de se faire embaucher!.. je vois d'avance la théorie des quémandeurs de places, alors que chacun ici possède la sienne, bien grande et bien large au soleil de Dieu: "..Une place!.. une place!.." ce sera le cri de tous les mendiants de demain! Et comme il sera beau, notre Val d'Api, avec ses rues défoncées au passage des camions, avec ses ruelles de misère, avec ses murs lépreux, ses enfants jaunis, dépenaillés, se torgnolant dans les ruisseaux, au milieu des bouis-bouis et des cafés!!

—Dites donc..? vous!.. proteste Soupot en se levant d'un bond.

...Je vois notre gaie rivière charriant les détritus, notre campagne envahie par les ouvriers étrangers, notre air vicié par les fumées, nos enfants, désertant les villages et partant vers ce Paris maudit!... Je supplie le Conseil de réfléchir une fois encore et de ne pas assumer devant notre tranquille pays une aussi effrayante responsabilité...

Mais la voix du fermier n'a plus d'écho; il voit, il sent que tout est arrangé d'avance, et c'est si vrai que, sans même répondre, le cafetier demande au maire de passer immédiatement au vote.

Il se fait par bulletins fermés, au milieu d'un silence absolu; et, après avoir voté, chacun, à voix basse, commente l'attitude de Jacques de la Ferlandière: "Il parle pour lui, dit-on par ici... Il n'est pas dans le train, murmure-t-on par là..."

Le cafetier, lui, y va plus carrément:

—...Parbleu! c'est l'abbé Hans qui lui a graissé les pattes et fait la leçon... d'ailleurs, *le Jacquot*, c'est pas un homme... c'est un curé!...

Maintenant, tout le monde a voté... Le maire, debout devant la table, ouvre d'une main qui ne veut pas trembler les douze bulletins des conseillers, et la répartition se fait de la façon suivante:

Pour l'établissement des ateliers..8
Contre.......................4

Alors, c'est une explosion de joie sauvage dans la salle; on trépigne sur le plancher... on saute sur les tables... on bat des mains... on frappe des cannes... on crie... on hurle... on fait le veau.. le coq.. et surtout, on se penche aux fenêtres pour jeter à la population anxieuse la nouvelle toute fraîche:

—La Ferlandière est battue!.. l'affaire est enlevée!... hip!.. hip!! hurrah!!!..

* * *

Et, suivant l'opinion, les uns s'en vont chez Soupot arroser bruyamment le triomphe du Progrès... ou, comme Jacques de la Ferlandière, retournent lentement chez eux, tristes et rêveurs, par le grand chemin, sur lequel le soleil couchant allonge déjà l'ombre mélancolique des hauts peupliers...

CHAPITRE IV

En quittant le Conseil, Jacques serra quelques mains tendues vers lui dans un élan de reconnaissance, passa au télégraphe pour annoncer la mauvaise nouvelle aux voyageuses de l'Abbaye, fit un détour pour éviter le café où Soupot devait arroser, aux frais des clients, le triomphe de sa cause, et reprit par la Neigerie la route de la Ferlandière.

Jamais le chemin qui relie le domaine de Jacques au Val d'Api ne lui avait paru si court.

Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, il eût voulu la Ferlandière loin, très loin, enfoncée dans les bois. De cette façon, il n'aurait pas été le témoin de tout ce qui allait se passer au village.

Mais il marchait d'un tel pas, qu'au bout d'une heure les toits de la Ferlandière apparurent au milieu du feuillage qui, par-ci par-là, se piquetait déjà des premières teintes rouillées de l'automne.

Un instant, le jeune gentilhomme s'arrête devant l'immense prairie qui commence son domaine, et au milieu de laquelle, couchés dans l'herbe épaisse, les bœufs roux

Suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

C'était sa terre à lui—... ses arbres! ses bois!!...

Ces maisons lointaines qui semblaient se grandir au-dessus des chênes, pour, de plus loin, lui souhaiter la bienvenue, avaient abrité tous les siens... Depuis quand...? au juste, il ne le savait pas lui-même.

Car la Ferlandière ne date ni de ce siècle ni même de l'autre; et, aussi loin que les paysans vont éveiller leurs vieux souvenirs, la propriété de Jacques y figure comme une sorte de chose essentielle au pays.

Et le fermier regarde étinceler à l'horizon dans une bonne caresse de soleil, ce que Soupot appelait tout à l'heure avec dédain: *Le tas de briques perdu au fond d'un marécage!* et, à ce souvenir, un brusque mouvement de colère soulève les épaules du jeune homme.

Sans doute, la Ferlandière se trouve en contre-bas de la route qui va de Saint-Quentin au Val d'Api, mais le Bois-Roux, qui l'entoure, escalade si pittoresquement le côteau, les bâtiments sont si gaiement placés, les toits de la ferme se détachent tellement en feu sur la sombre verdure des sapins, les étangs reflètent le ciel avec une si profonde, une si tranquille pureté, que, de tous les points de cette route, on aperçoit le domaine de Jacques.

D'ailleurs, le jeune comte a suivi les traditions de ses ascendants et n'a rien négligé pour donner à la ferme et à l'habitation le grand confort que les fortunes modestes peuvent s'offrir à la campagne: il a laissé autour du petit parc les bois grandir en hautes futaies; les bâtiments que, dans le pays, on appelle avec générosité "le château", ont été année par année, soigneusement revus, corrigés, voire même très augmentés... les cent soixante hectares qui constituent les terres de rapport, terres fortes et argileuses et en partie d'alluvions, ont été drainés avec soin, et sont exploités, partie pour une culture intensive, partie pour une culture industrielle. La betterave de sucre, qui entre pour un bon cinquième dans l'assolement, a spécialement été perfectionnée par Jacques: il est même un des premiers adversaires de la vieille routine qui ne faisait apprécier que les grosses pièces: à pertes de vue, ses champs s'alignent tout piquetés, à la saison, de petites betteraves, bien en terre, bien sucrières, qui font sourire de dédain l'ami Soupot, mais ravissent les connaisseurs.

Et comme Jacques s'absorbait dans cette vision du *home*:

—C'est-y que Monsieur le Comte ne trouverait plus le sentier...? demande subitement une grosse voix derrière lui.

Jacques se retourne: le facteur arrive là, en haut de la côte, soufflant, remorquant sa bicyclette.

—Tiens! c'est toi, Sylvain!..

Le facteur soulève son képi:

—Oui, Monsieur Jacques, Sylvain Quattepanche en chair et en os... en chair surtout!. et même que, s'il n'y a pas d'offense...?

Sylvain ramène son sac par devant, fouille dans une poche, en tire un paquet de lettres et de journaux ficelés à part, et l'offre au jeune homme.

—Au moins, vous comprenez cela, vous, Monsieur Jacques...!

—Donne, va... paresseux..? tu ne veux donc plus descendre à la Ferlandière..? Pourtant, il y a du bon petit vin!..

—...Dans le temps...

—Comment, dans le temps..? mais c'est toujours le même.

—Possible! Monsieur Jacques... mais, voyez-vous, ils m'empêchent d'en jouir, là-bas, à l'administration, avec toutes leurs agaceries de progrès!..

Dans la disposition d'esprit où se trouvait le fermier, ce mot "progrès" fit écho et réveilla, toute vive, l'évocation du Conseil, qui commençait à s'apaiser dans l'éloignement et le calme reposant des choses:

—Comment! le progrès..? mais tu ne vas pas, je suppose, parler contre le progrès? tu sais... nous allons même avoir les usines.. celles du chemin de fer, les cuirs et les souliers... Il y en aura pour tous les goûts!

—Parfaitement!... je sais... j'ai rencontré déjà une douzaine d'ivrognes sur le chemin...

—Sylvain!!. mais, mon pauvre ami, tu es un abominable rétrograde, dit Jacques avec un petit rire ironique.. Tu sens même affreusement le fagot!..

—...Je vas vous dire ma pensée: vous savez que votre petit vin blanc, je suis un homme fait pour l'apprécier: dans le pays, on m'appelle Quattepanche, ce n'est pas, je suppose, pour me nourrir que d'eau fraîche!.. Vous me suivez?

—Parfaitement!.. je te précède presque...

—Or, jusqu'à l'année dernière, nous étions quatre pour faire le service du Val d'Api... pas un de moins!..

—Quatre..? tu exagères!..

—Pas du tout... je cite mes auteurs:

Le Henri allait à *Frilleux*.

Gigout faisait *Brésolettes*.

Etienne avait la tournée du *Blanc-Buisson* au *Bois-Roux*, une fameuse course, allez, au travers des coupes!..

Et votre serviteur, Sylvain Quattepanche, ici présent, desservait la *Ferlandière*, l'*Abbaye*, *Fumeçon* et la *Neigerie*, ce qui suffisait amplement à mes cent quatre-vingts livres.

Or, pendant dix ans, jamais, Monsieur Jacques, je pourrais vous le jurer — et Quattepanche cracha à terre. — jamais il n'y a eu un mot de réclamation: hiver comme été, chacun faisait sa tournée régulièrement, tranquillement... Bonjour! bonsoir!.. j'étais l'ami de tout le monde, j'avais ma goutte de rhum à l'Abbaye, et du fameux rhum!.. ma soupe aux Hauts-Buttés; je revenais à trois heures, tranquille comme Baptiste, en fumant sur le chemin une bonne pipe des familles: le soir, je jardinais au presbytère... et j'avais, rien que pour ce dernier détail, 250 francs de plus par an?... C'était trop beau pour durer, le progrès devait arriver...

—...Comment! mais tu as une bicyclette, maintenant, pour faire la route...

—Parlons-en, de la bicyclette... en voilà une vilaine bête!... sauf votre respect! Très jolie, la bicyclette, en été pour des Parisiens qui partent à leur heure, sur des routes qu'ils choisissent!... pour les bourgeois qui ont des pièces de cent sous à seule fin de boucher les trous de leurs pneus!... mais pour moi... la bicyclette, c'est une ruine!...

—Mais, Quattepanche..?

—...Une dévastation!!...

—...Tu exagères..?

—Alors, vous allez voir!

—...Un matin, le directeur vient me trouver:

—Quattepanche, mon ami, me dit-il, l'administration va te payer une bicyclette...

—Pas possible! que je fais, tout émerveillé... Imbécile que j'étais!.. je jubilais comme un gamin: tout ce qui est nouveau est beau... pas vrai, Monsieur Jacques?

—Continue.

—...Et une bonne, au moins, que l'administration va me payer?

—Une solide, certainement.

Et déjà j'étais heureux. Je me voyais, faisant tranquillement en une heure ma tournée d'un quart de jour. Au jardin du presbytère, j'ajoutais celui du percepteur. Ah! pauvre garçon que j'étais!.. Le directeur continue:

—Seulement...

—Seulement, quoi!... fais-je avec une subite méfiance..?

—Tu te chargeras de la besogne tout seul...

—De la besogne de mes quatre collègues?

—Oui.

—De la tournée depuis le Val jusqu'à la Neigerie..?

—Précisément.

—Mais ce n'est pas possible... Monsieur le directeur!

—...Avec les jambes, sans doute! mais, je te répète: tu vas avoir une bicyclette!...

—Alors, Monsieur Jacques, vous voyez la chose d'ici, je renâcle, je bondis, je me mets dans l'avaloir je dis que leur bicyclette me fera perdre trois cents francs par an, et me donnera quatre fois plus de mal... et cela à la fin de ma carrière... Bêtise que toutes mes raisons!... absolument comme si — sauf votre respect, Monsieur Jacques — je sifflais dans un violon: le directeur me dit, avec l'air de quelqu'un auquel la chose est absolument égale: "Oh! vous savez.. ne sautez pas au plafond!.. si vous n'êtes pas content, vous pouvez tout laisser là; vos trois collègues sans travail se disputeront l'affaire... et je m'étonne même que vous fassiez cette figure... j'attendais mieux de vous, Quattepanche!.. beaucoup mieux!.."

—Pauvre Sylvain!..

—Mais parfaitement... pauvre Sylvain!.. résumons le total: pour une bicyclette... une trouvaille!... un progrès!.. tout ce que vous voudrez, voici trois hommes sans travail; celui qui reste est surchargé, obligé de circuler sur un instrument qui ne vaut rien les trois quarts du temps, c'est-à-dire en hiver et au printemps, aux montées, sur les chemin humides, boueux, sur les routes empierrées, dans les sentiers, où les roues collent au sol...

—Et ta machine s'use peut-être vite..?

(A Suivre)

PRINCE-ALBERT

A l'Ecole Normale

L'Ecole Normale a ouvert ses portes, la semaine dernière, à plus de quarante élèves. C'est le chiffre de beaucoup le plus considérable qui se soit encore vu à Prince-Albert. Sur ce nombre, nous avons le plaisir de compter dix-sept jeunes Canadiennes françaises de la province de Québec, toutes des pupilles de l'Association interprovinciale, dont voici les noms:

Blanche Collin, Léonie Couture, Marie Delorme, Blanche Ducharme, Antoinette Ducharme, Anita Ducharme, Noëlla Joly, Aurore Lavallée, Clémence Lefond, Elmina Le Tarte, Léontine Le Tarte, Bernardine Marchand, Léonore Marchand, Anna Raine, Jeanne Richer, Gertrude Thibeault, Rosa Major.

Nous souhaitons à nos jeunes compatriotes tout le succès qu'elles méritent si bien par le dévouement patriotique dont elles ont fait preuve en répondant à notre appel et nous espérons que ce séjour de quelques années au milieu de nous leur sera agréable.

—o—

Dimanche prochain, à l'issue des vêpres, se tiendra l'assemblée annuelle de la paroisse pour la discussion des affaires financières et autres.

—La grippe continue toujours de faire quelques victimes. Parmi les dernières se trouve Mme Fred. Lacroix, qui laisse quatre enfants en bas âge.

—o—

HUMBOLDT, Sask.

Monseigneur Pascal a tenu à présider dans la cathédrale les belles fêtes de Noël. Sa Grandeur y a été particulièrement satisfaite. Les cérémonies compliquées de l'office l'ont peu fatiguée, et dans la journée, Monseigneur a reçu plusieurs visites qu'il a accueillies avec sa bonne grâce habituelle. Le lendemain, Monseigneur rendait visite aux différentes communautés de la ville épiscopale.

Après avoir été porter ses bénédictions et montrer sa sympathie aux jeunes Indiens de l'école de Duke Lake, Monseigneur était, le jour de l'an, à Saskatoon. A la grand'messe, le Père A. Jan, O.M.I., curé, lui présentait les vœux du clergé et de la paroisse. Sa Grandeur répondit, comme elle avait faite à Prince Albert, avec tout son cœur, et pendant une demi-heure, épancha son cœur paternel dans une aimable causerie qui fut trouvée bien courte. Pendant son séjour à Saskatoon, Monseigneur visita, le jeudi, l'hôpital Saint-Paul, et, le vendredi, l'Institut du Rosaire, chez les Religieuses de Sion. Monseigneur célébra la sainte messe dans les deux communautés.

De Saskatoon, Monseigneur se rendit à North-Battleford pour y visiter les Révérends Pères Oblats et, en même temps les Sœurs de la Providence qui ont la charge de l'Hôpital. A la grand'messe du dimanche, il y eut présentation des souhaits par le curé le Rév. Père J. Peparoux, O.M.I., et Sa Grandeur fit une aimable réponse.

De North-Battleford, Monseigneur se rendit à l'Hôpital de Ste Elisabeth de Humboldt pour y continuer sa convalescence. Sur l'avis des médecins, Sa Grandeur devait passer l'hiver dans les pays chauds; mais Monseigneur n'a pu se résigner à une si longue absence et à vivre si loin de son diocèse. Elle a préféré s'enfermer dans un hôpital du pays pour s'occuper elle-même de l'administration du diocèse et pouvoir accueillir tous ceux qui auraient besoin de le *voir personnellement. On sait,* en effet, combien Monseigneur est accueillant et comme il est facile de l'aborder.

—o—

ST. VICTOR DE MULLRANY, Sask.

Les dernières transactions immobilières sont les suivantes: Une demi-section achetée par M. Alfred Lalonde d'un Anglo-protestant (encore un qui déménage) ;un quart acheté par M. Siméon Ducharme de M. Alfred Lalonde et la résidence de M. J.-Baptiste Sabourin, achetée par M. Alfred Lalonde.

—M. J. Bte Sabourin nous a quittés dernièrement pour aller demeurer au village de Willow Bunch où, dit-on, il a acheté l'hôtel Légaré.

—Nous jouissons d'une température idéale. A part quelques jours de froid vers le premier de l'an, nous n'avons eu que des jours ensoleillés et doux depuis la fin de novembre. L'on nous a prédit un hiver très clément, l'automne dernier; la prédiction est en train de se réaliser. Ces jours-ci le vent et le soleil achèvent de faire disparaître la légère couche de neige que la fin de décembre nous avait apportée.

—La chasse aux loups est un sport à l'ordre du jour. Nous apprenons que des citoyens en ont tué une vingtaine sur le lac Montagu dans des courses à l'automobile. M. Hildège Chrétien veut avoir tué le plus beau et le plus gigantesque. Nous ne sommes pas loin de lui accorder le premier prix.

Nos jeunes gens du "Cercle Jeanne d'Arc", stimulés par le succès de leur première séance, ont remis sur le métier plusieurs pièces qui donneront des points aux premières. Nous comptons les entendre en mars prochain. Nous donnerons bientôt les dates ainsi que les titres des pièces à l'affiche.

—M. Dupuis, notre sympathique hôtelier, s'est porté acquéreur dernièrement du magasin P. Beauregard.

—M. Télesphore Sylvestre, qui depuis sept ans est à l'emploi de P. Beauregard, demeure au service de M. Dupuis. C'est un gage de la prospérité de ce magasin qui depuis sept ans a sans cesse grandi et prospéré. Nos meilleurs vœux pour le succès en affaires de M. Dupuis.

PETITES ANNONCES

Vingt-cinq mots ou moins, 25 sous. Un sou par mot supplémentaire. Quatre insertions pour le prix de trois. La copie devra être écrite très lisiblement et être accompagnée du prix de l'annonce.

A VENDRE.—Machine à creuser les puits, de la marque Powers, en bon état, à bon marché pour du comptant. C. VARRIN, Lashburn, Sask. 42-45p.

—ON DEMANDE des hommes pour couper du bois à Crutwell. $1.75 la corde. S'adresser à John Scott, Station de Crutwell, ou à la Prince-Albert *Fuel Company*, 17ème rue ouest.

TERRES A VENDRE

Nous avons à vendre des terres à blé *ou à culture mixte* des plus fertiles, améliorées ou en prairie. Centre français. Chemin de fer à proximité.

Pour plus amples informations, s'adresser à Séguin & Boulet, Storthoaks, Sask.

A LOUER.—Maison de 32x30 pieds, 2 étages. Location idéale comme magasin général. 200 pieds de l'élévateur Village de Debden sur la ligne de Big River.

Ecrire à A. HARVEY, Ormaux P.O., Sask. 40-43p

INSTITUTEURS.—On demande deux instituteurs diplômés ou licenciés de la Saskatchewan, pour l'école séparée de Vonda. Salaire $90 et $85.

S'adresser au secrétaire de l'école séparée, VONDA, Sask. 9-12-18

SOUVENIR DE FAMILLE— Mariage, Baptême, Première Communion C'est le livre d'or de la famille. Il est destiné à conserver les noms du père et de la mère et des enfants de la famille, avec les dates de tous les événements de leur vie chrétienne. Quel beau livre et combien précieux pour une famille qui en aura rempli les pages; chacun voudra l'avoir et le conserver. Ne tardez pas à vous le procurer: adressez-vous à l'auteur: M. l'abbé E. P. Chouinard, curé, Saint Paul de la Croix, Témiscouata, Qué. Prix: 10 sous l'exemplaire, $8.00 le cent. 32-6

Nous avons à vendre, dans le district de Gravelbourg, dans un rayon de quinze milles de la ville, environ vingt-cinq demi sections au prix de vingt-cinq à soixante-cinq dollars l'acre. Une nouvelle église catholique au coût de $96,000 est en construction et un nouveau couvent de $125,000 est ouvert le 1er septembre. Gravelbourg est le centre canadien français de la Saskatchewan. Pour détails, s'adresser à L. J. FORCIER, agent d'immeubles, GRAVELBOURG, Sask. 31

A VENDRE.—Machine à creuser les puits, de la marque "Powers", en bon état. A bon marché pour du comptant. C. VARRIN, Lashburn, Sask. 42-45p.

TERRES A VENDRE

Nous avons à vendre des terres à blé ou à culture mixte des plus fertiles, améliorées ou en prairie. Centre français. Chemin de fer à proximité.

Pour plus amples informations s'adresser à SEGUIN & BOULET, Storthoaks, Sask.

TERRE A VENDRE pour cause de santé, à deux milles du village de Vonda, 457 acres, trois bons puits.

Ecrire à Aug. RIOUX, Vonda, Sask. 44-47 p.

ON DEMANDE une servante sachant préférablement les deux langues. S'adresser à Mme Dr Montreuil, 15, 12ème rue Est, Prince-Albert, Sask. 44

ON DEMANDE.—M. N. Brière, de Weedon Station, P.Q. désire louer une ferme dans l'Ouest Canadien, pour s'y établir. S'adresser à ce Monsieur. 44 - 48 p.

ON DEMANDE bon homme connaissant très bien le travail de la ferme. Au mois ou à l'année. S'adresser à Gustave Maudin, Titanic, Sask. 44—51 p.

INSTITUTEUR demandé pour le district scolaire Bremner No. 2921 doit avoir un certificat de première ou de seconde classe et pouvoir enseigner le français. Entrée en fonctions le 20 janvier jusqu'à la fin de l'année. Ecrire indiquant expérience et salaire à Alex. McLeod, Fenton, Sask. 44—45

TERRE A VENDRE.—La terre de Douglas, près de Saint-Denis, S-O. 3-37-1, va être vendue le samedi 25 janvier par le sherif, à Vonda. Information de John Milden, avocat, Saskatoon.